Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

[Les] nuits d'hiver [Document électronique] / Henry Murger

SONNET AU LECTEUR

p1

Ami lecteur, qui viens d' entrer dans la boutique
où l' on vend ce volume, et qui l' as acheté
sans marchander d' un sou, malgré son prix modique,
sois béni, bon lecteur, dans ta postérité !
Que ton épouse reste économe et pudique ;
que le fruit de son sein soit ton portrait flatté
sans retouche ; -et, pareille à la matrone antique,
qu' elle marque le linge et fasse bien le thé !

p2

Que ton cellier soit plein du vin de la comète !
Qu' on ne t' emprunte pas d' argent, -et qu' on t' en
prête !
Que le brelan te suive autour des tapis verts ;
et qu' un jour sur ta tombe, en marbre de Carrare,
un burin d' or inscrive- *hic jacet* -l' homme rare
qui payait d' un écu trois cents pages de vers !

DEDICACE DE LA VIE DE BOHEME

p3

Comme un enfant de bohème,
marchant toujours au hasard,
ami, je marche de même
sur le grand chemin de l' art.

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

Et pour bâton de voyage,
comme le bohémien,
j' ai l' espoir et le courage :
sans cela je n' aurais rien.

p4

Car cette route si belle
quand je fis mes premiers pas,
maintenant je la vois telle,
telle qu' elle existe, hélas !
Je la vois étroite et sombre,
et déjà j' entends les cris
de mes compagnons dans l' ombre
qui marchent les pieds meurtris.
J' entends leur chant de misère,
j' entends la plainte de mort
de ceux qui restent derrière ;
et pourtant j' avance encor.
Et debout sur le rivage,
les pieds mouillés par le flot,
ami, c' est d' après l' orage
que j' ai tracé mon tableau.

A NINON

p7

Sur du vélin lisse, à tranche dorée,
quand il eut écrit, et signé son nom,
Valentin ferma son épître ambrée,
et sur l' enveloppe-il mit : pour Ninon !
Valentin, madame, est un beau jeune homme
que vous aimeriez, car il est très-blond ;

p8

chacun l' examine et tout bas le nomme
quand la bouche en coeur il entre au salon.
En moins de six mois, aux pieds de sa belle,
Valentin, dit-on, a déjà fondu,
comme en un creuset, sa fortune et celle
d' un oncle, -lingot des Indes venu.
Mais l' oncle a fini sa carrière humaine ;
il est mort avec son dernier écu :

mort le verre en main, et la bouche pleine,
tel que soixante ans il avait vécu.
C' est à ce propos, qu' à son adorée
le pauvre héritier du pauvre défunt
écrivait hier l' épistole ambrée
dont Ninon d' abord huma le parfum.

p9

ô cara mia, Ninette ! Ninette !
Sans aller plus loin, fonds tes yeux en eau,
l' oncle million a payé la dette
que tout homme doit payer au tombeau.
Mais ce n' est pas là, Ninon, le plus triste,
et pour sangloter attends un moment :
Ninon, je m' en vais me faire trappiste,
ou bien m' engager dans un régiment.
Je suis ruiné des pieds à la tête,
ruiné, ma chère ; hier j' ai vendu
mon cheval barbare, -une fine bête
comme au steaple-chease on en a peu vu.
Que la volonté du seigneur soit faite !
Et sur nos amours baissons le rideau ;

p10

quand je serai loin tu pourras, Ninette,
le relever sur un amour nouveau.
Je n' ai plus le sou, ma chère, et ton code,
dans un cas pareil, condamne à l' oubli ;
et sans pleurs, ainsi qu' une ancienne mode,
tu vas m' oublier, -n' est-ce pas, Nini ?
C' est égal, vois-tu, nous aurons, ma chère,
sans compter les nuits, passé d' heureux jours.
Ils n' ont pas duré longtemps, -mais qu' y faire ?
Ce sont les plus beaux qui sont les plus courts.
1845

OPHELIA

p11

sur un lit de sable, entre les roseaux,
le flot nonchalant murmure une gamme
et dans sa folie, étant toujours femme,

l' enfant se pencha sur les claires eaux.
Sur les claires eaux tandis qu' elle penche
son pâle visage et le trouve beau,
elle voit flotter au courant de l' eau
une herbe marine, à fleur jaune et blanche.

p12

Dans ses longs cheveux elle met la fleur,
et dans sa folie, étant toujours femme,
à ce ruisseau clair, qui chante une gamme,
l' enfant mire encor sa fraîche pâleur.
Une fleur du ciel, une étoile blonde
au front de la nuit tout à coup brilla,
et, coquette aussi comme Ophélia,
mirait sa pâleur au cristal de l' onde.
La folle aperçoit au milieu de l' eau
l' étoile reluire ainsi qu' une flamme,
et dans sa folie, étant toujours femme,
elle veut avoir ce bijou nouveau.
Elle étend la main pour cueillir l' étoile
qui l' attire au loin par son reflet d' or,

p13

mais l' étoile fuit ; elle avance encor :
un soir, sur la rive on trouve son voile.
Sa tombe est au bord de ces claires eaux,
où, la nuit, Stella vint mirer sa flamme,
et le ruisseau clair, qui chante une gamme
roule vers le fleuve entre les roseaux.
1845

MADRIGAL

p15

vous en rirez, pour en faire sourire
les gens à qui vous irez le conter ;
mais je vous aime et j' aime à vous le dire,
ne dussiez-vous pas même m' écouter.
De cet amour j' ignore l' origine ;
mon coeur plus tard doit peut-être en souffrir,
mais ma blessure aimera son épine :
il est des maux qu' on a peur de guérir.

p16

Pour quelques mots échangés à voix basse,
pour un instant auprès de vous passé
dans mon chemin j' ai retrouvé la place
où mes vingt ans autrefois m' ont laissé
jeunesse, amour, poésie, espérance,
j' ai reconquis ce que j' avais perdu ;
c' est bien le moins qu' avec vous je dépense
tout le trésor que vous m' avez rendu.
1850

CHANSON

p17

bouche mignonne et lèvre rose,
à la chanson
toujours ouverte ; voyez Rose
alerte comme un gai pinson.
Pour en tresser une couronne,
à pleines mains dans le blé mur
Rose moissonne
à pleines mains les fleurs d' azur.

p18

Cheveux blonds flottant sous le voile
en longs anneaux,
à l' heure où la première étoile
ramène le pâtre aux hameaux ;
Rose, dont le coeur bat plus vite,
dans les prés effeuille à son tour
la marguerite
qui dit les secrets de l' amour.
Beaux bluets qu' on tresse en couronne
dans les beaux jours,
belles fleurs que le printemps donne
pour oracle aux premiers amours,
tout se fane bien vite, Rose :
un jour tu n' auras à cueillir
de fleur éclose
que dans les champs du souvenir.
1843

RENOVARE

p19

avez-vous oublié, Louise,
le coin fleuri du vieux jardin
où, certain soir, ma main s' est mise
pleine d' émoi dans votre main ?
Nos lèvres cherchaient nos paroles,
nos genoux touchaient nos genoux ;
nous étions assis sous les saules...
dites, vous en souvenez-vous ?

p20

Avez-vous oublié, Marie,
l' échange de nos deux anneaux,
les soleils d' or dans la prairie,
le bois plein d' ombre et plein d' oiseaux,
la fontaine au bassin sonore,
où nous avions nos rendez-vous ?
De ces lieux, et d' autres encore,
avez-vous oublié, Christine,
le boudoir rose et parfumé,
l' humble chambre du ciel voisine,
les jours d' avril, les nuits de mai ?
Ces claires nuits où les étoiles
semblaient vous dire : ainsi que nous,
belle, laissez tomber vos voiles...

p21

Louise est morte, hélas ! Marie
à la débauche tend la main ;
la pâle Christine est partie
refleurir au soleil romain.
Louise, Marie et Christine
pour moi sont mortes toutes trois ;
notre amour n' est qu' une ruine,
et seul j' y pense quelquefois.
1843.

LE REQUIEM D'AMOUR

p23

alors que je voulais choisir une maîtresse,
et qu' un jour le hasard fit rencontrer nos pas,
j' ai mis entre tes mains mon coeur et ma jeunesse
et je t' ai dit : fais-en tout ce que tu voudras.
Hélas ! Ta volonté fut cruelle, ma chère :
dans tes mains ma jeunesse est restée en lambeaux,
mon coeur s' est en éclats brisé comme du verre,
et ma chambre est le cimetière

p24

où sont enterrés les morceaux
de ce qui t' aima tant naguère.
Entre nous maintenant, n-i, ni, -c' est fini,
je ne suis plus qu' un spectre et tu n' es qu' un
fantôme,
et sur notre amour mort et bien enseveli
nous allons, si tu veux, chanter le dernier psaume.
Pourtant ne prenons point un air écrit trop haut,
nous pourrions tous les deux n' avoir pas la voix
sûre ;
choisissons un mineur grave et sans fioriture ;
moi je ferai la basse et toi le soprano.
mi, ré, mi, do, ré, la. -pas cet air, ma petite !
S' il entendait cet air que tu chantais jadis,
mon coeur, tout mort qu' il est, tressaillirait bien
vite
et ressusciterait à ce *de profundis.*

p25

do, mi, fa, sol, mi, do. -celui-ci me rappelle
une valse à deux temps qui me fit bien du mal :
le fifre au rire aigu raillait le violoncelle
qui pleurait sous l' archet ses notes de cristal.
sol, do, do, si, si, la. -point cet air, je
t' en prie,
nous l' avons, l' an dernier, ensemble répété
avec des allemands qui chantaient leur patrie
dans les bois de Meudon, par une nuit d' été.
Eh bien ! Ne chantons pas, restons-en là, ma chère ;
et pour n' y plus penser, pour n' y plus revenir,
sur nos amours défunts, sans haine et sans colère
jetons en souriant un dernier souvenir.
Nous étions bien heureux dans la petite chambre
quand ruisselait la pluie et que soufflait le vent ;

p26

assis dans le fauteuil, près de l' âtre, en décembre
aux lueurs de tes yeux j' ai rêvé bien souvent.
La houille pétillait ; en chauffant sur les cendres,
la bouilloire chantait son refrain régulier
et faisait un orchestre au bal des salamandres
qui voltigeaient dans le foyer.
Feuilletant un roman, paresseuse et frileuse,
tandis que tu fermais tes yeux ensommeillés,
moi je rajeunissais ma jeunesse amoureuse,
mes lèvres sur tes mains et mon coeur à tes pieds.
Aussi, quand on entrait, la porte ouverte à peine,
on sentait le parfum d' amour et de gaîté
dont notre chambre était du matin au soir pleine,
car le bonheur aimait notre hospitalité.

p27

Puis l' hiver s' en alla ; par la fenêtre ouverte
le printemps un matin vient nous donner l' éveil,
et ce jour-là tous deux dans la campagne verte
nous allâmes courir au-devant du soleil.
C' était le vendredi de la sainte semaine,
et, contre l' ordinaire, il faisait un beau temps :
du val à la colline et du bois à la plaine,
d' un pied leste et joyeux, nous courûmes longtemps.
Fatigués cependant par ce pèlerinage,
dans un lieu qui formait un divan naturel,
et d' où l' on pouvait voir au loin le paysage,
nous nous sommes assis en regardant le ciel.
Les mains pressant les mains, épaule contre épaule,
et, sans savoir pourquoi, l' un et l' autre oppressés,

p28

notre bouche s' ouvrit sans dire une parole,
et nous nous sommes embrassés.
Près de nous l' hyacinthe avec la violette
mariaient leur parfum qui montait dans l' air pur ;
et nous vîmes tous deux, en relevant la tête,
Dieu qui nous souriait à son balcon d' azur.
" aimez-vous, disait-il ; c' est pour rendre plus douce
" la route où vous marchez que j' ai fait sous vos pas
" dérouler en tapis le velours de la mousse.
" embrassez-vous encor, -je ne regarde pas.
" aimez-vous, aimez-vous : dans le vent qui murmure,
" dans les limpides eaux, dans les bois reverdis,
" dans l' astre, dans la fleur, dans la chanson des

" nids,
" c' est pour vous que j' ai fait renaître ma nature.

p29

" aimez-vous, aimez-vous ; et de mon soleil d' or,
" de mon printemps nouveau qui réjouit la terre,
" si vous êtes contents, au lieu d' une prière
" pour me remercier, -embrassez-vous encor. "
un mois après ce jour, quand fleurirent les roses
dans le petit jardin que nous avions planté,
quand je t' aimais le mieux, sans m' en dire les causes,
brusquement ton amour de moi s' est écarté.
Où s' en est-il allé ? Partout un peu, je pense ;
car, faisant triompher l' une et l' autre couleur,
ton amour inconstant flotte sans préférence
du brun valet de pique au blond valet de coeur.
Te voilà maintenant heureuse : ton caprice
règne sur une cour de galants jouvenceaux,

p30

et tu ne peux marcher sans qu' à tes pieds fleurisse
un parterre émaillé d' odorants madrigaux.
Dans les jardins de bal quand tu fais ton entrée,
autour de toi se forme un cercle langoureux ;
et le frémissement de ta robe moirée
pâme en choeur laudatif ta meute d' amoureux.
élégamment chaussé d' une souple bottine
qui serait trop étroite au pied de Cendrillon,
ton pied est si petit qu' à peine on le devine
quand la valse t' emporte en son gai tourbillon.
Dans les bains onctueux d' une huile de paresse
tes mains, brunes jadis, ont retrouvé depuis
la pâleur de l' ivoire ou du lis que caresse
le rayon argenté dont s' éclairent les nuits.

p31

Autour de ton bras blanc une perle choisie
constelle un bracelet ciselé par Froment,
et sur tes reins cambrés un grand châle d' Asie
en cascade de plis ondule artistement.
Tes cheveux crespelés selon la mode antique,
blondissant comme l' or en reflets lumineux,
des violents parfums d' une flore exotique
enivrent le zéphyr qui voltige autour d' eux.

La dentelle de Flandre et le point d' Angleterre,
la guipure gothique à la mate blancheur,
chef-d' oeuvre arachnéen d' un âge séculaire,
de ta riche toilette achèvent la splendeur.
Pour moi, je t' aimais mieux dans tes robes de toile
printanière, indienne ou modeste organdi,

p32

atours frais et coquets, simple chapeau sans voile,
brodequins gris ou noirs, et col blanc tout uni.
Car ce luxe nouveau qui te rend si jolie
ne me rappelle pas mes amours disparus,
et tu n' es que plus morte et mieux ensevelie
dans ce linceul de soie où ton coeur ne bat plus.
Lorsque je composai ce morceau funéraire
qui n' est qu' un long regret de mon bonheur passé,
j' étais vêtu de noir comme un parfait notaire,
moins les besicles d' or et le jabot plissé.
Un crêpe enveloppait le manche de ma plume,
et des filets de deuil encadraient le papier
sur lequel j' écrivais ces strophes où j' exhume
le dernier souvenir de mon amour dernier.

p33

Arrivé cependant à la fin d' un poëme
où je jette mon coeur dans le fond d' un grand trou,
gaîté de croque-mort qui s' enterre lui-même,
voilà que je me mets à rire comme un fou.
Mais cette gaîté-là n' est qu' une raillerie :
ma plume en écrivant a tremblé dans ma main,
et quand je souriais, comme une chaude pluie,
mes larmes effaçaient les mots sur le vélin.
1849.

LA CHANSON DE MUSETTE

p35

hier, en voyant une hirondelle
qui nous ramenait le printemps,
je me suis rappelé la belle
qui m' aima quand elle eut le temps.
Et pendant toute la journée,
pensif, je suis resté devant

le vieil almanach de l' année
où nous nous sommes aimés tant.

p36

Non, ma jeunesse n' est pas morte,
il n' est pas mort ton souvenir ;
et si tu frappais à ma porte,
mon coeur, Musette, irait t' ouvrir.
Puisqu' à ton nom toujours il tremble,
muse de l' infidélité,
reviens encor manger ensemble
le pain béni de la gaîté.
Les meubles de notre chambrette,
ces vieux amis de notre amour,
déjà prennent un air de fête
au seul espoir de ton retour.
Viens, tu reconnaîtras, ma chère,
tous ceux qu' en deuil mit ton départ,
le petit lit-et le grand verre
où tu buvais souvent ma part.

p37

Tu remettras la robe blanche
dont tu te parais autrefois,
et comme autrefois, le dimanche,
nous irons courir dans les bois.
Assis le soir sous la tonnelle,
nous boirons encor ce vin clair
où ta chanson mouillait son aile
avant de s' envoler dans l' air.
Dieu, qui ne garde pas rancune
aux méchants tours que tu m' as faits,
ne refusera pas la lune
à nos baisers, sous les bosquets.
Tu retrouveras la nature
toujours aussi belle, et toujours,
ô ma charmante créature,
prête à sourire à nos amours.

p38

Musette qui s' est souvenue,
le carnaval étant fini,
un beau matin est revenue,
oiseau volage, à l' ancien nid ;

mais en embrassant l' infidèle,
mon coeur n' a plus senti d' émoi,
et Musette, qui n' est plus elle,
disait que je n' étais plus moi.
Adieu, va-t' en, chère adorée,
bien morte avec l' amour dernier ;
notre jeunesse est enterrée
au fond du vieux calendrier.
Ce n' est plus qu' en fouillant la cendre
des beaux jours qu' il a contenus,
qu' un souvenir pourra nous rendre
la clef des paradis perdus.
1850.

AU MUR DE MA CELLULE

p39

au mur de ma cellule, ainsi qu' un reliquaire
à qui cinq ans ont fait un linceul de poussière,
pour tout autre que moi, symboles incompris,
de mon premier amour j' ai cloué les débris.
ô jours qui n' êtes plus, jours qui faites sans trêves
éclore tant de fleurs et fleurir tant de rêves ;
nuits, qui suivez ces jours, et vous, heures des nuits,
où plane le silence, où pleurent les ennuis,

p40

où le jeune homme veille, appelant dans sa fièvre
celle-là dont le nom lui caresse la lèvre ;
ô jours qui n' êtes plus, nuits qui suivez ces jours,
lorsque vous nous fuyez en fuyant pour toujours,
que reste-t-il de vous pour qu' on ne vous oublie ?
Quelque ruban fané, quelque rose pâlie,
un voile, des cheveux en bracelets tressés,
des gants un soir de bal perdus et ramassés,
pauvres hochets du coeur que plus tard l' esprit raille,
et près d' un Clodion accroche à la muraille.
1844.

LA CHANSON D'HIVER

p41

les gens qu' amuse le théâtre
nous ont fourni pour cet hiver
du charbon de quoi remplir l' âtre ;
et le pain, dit-on, n' est pas cher.
Verrous tirés, ô ma petite !
Enfermons-nous pour nous aimer :
tant que bouillira la marmite,
nous serons là pour l' écumer.

p42

Si d' amour sec et d' onde pure
l' amour, dit-on, ne vit pas bien,
notre tirelire murmure
le bruit du flot pactolien.
à ce doux bruit qui nous caresse,
sans crainte nous pouvons dormir :
nous avons six mois de tendresse
sur la planche de l' avenir.
Comme on effeuille dans un livre
un bouquet fraîchement cueilli,
pour que plus tard il vous enivre
d' un reste de parfum vieilli ;
si nous ne voulons pas, ma chère,
avant le temps nous oublier,
tristes ou gais, il faut nous faire
des souvenirs pour nous lier.

p43

Quand le givre aux carreaux burine
ses caprices étincelants,
quand la neige épaissit l' hermine
dont elle a vêtu les toits blancs,
ermites du bonheur tranquille,
oublieux, oubliés de tous,
que notre amour frileux s' exile
dans l' égoïsme du chez nous.
Messager de bonnes nouvelles,
quand noël au gai carillon
fait pétiller les étincelles
de la bûche du réveillon ;
célébrant la vieille coutume,
entre le soir et le matin,
sur la braise qui se consume
nous ferons griller du boudin.

p44

échos de Rome et de Venise,
quand les grelots du carnaval,
qu' à son gré Gavarni déguise,
fredonneront l' appel au bal ;
prenant de loin part à la fête,
nous boirons le reste du vin
où jadis la pauvre Musette
mouillait sa lèvre et son refrain.
Et tant qu' aux vives salamandres,
lumineux esprits du foyer,
le grillon, rossignol des cendres
redira son cri familier :
engourdis dans notre bien-être,
comme au fond d' un nid duveté,
sans regarder le thermomètre
nous attendrons fleurir l' été.
1853.

LA JEUNESSE N'A QU'UN TEMPS

ronde de la vie de bohème :
notre avenir doit éclore
au soleil de nos vingt ans !
Aimons et chantons encore ;
la jeunesse n' a qu' un temps.
Cuirassés de patience
contre le mauvais destin
de courage et d' espérance
nous pétrissons notre pain.

p46

Notre humeur insoucieuse,
aux fanfares de nos chants,
rend la misère joyeuse,
la jeunesse n' a qu' un temps.
Si la maîtresse choisie,
qui nous aime par hasard,
fait fleurir la poésie
aux flammes de son regard,
lui sachant gré d' être belle,
sans nous faire de tourments
aimons-la, -même infidèle...
la jeunesse n' a qu' un temps.

Puisque les plus belles choses,
les amours et la beauté,
comme le lis et les roses,
n' ont qu' une saison d' été,

p47

quand mai tout en fleurs arbore
le drapeau vert du printemps,
aimons et chantons encore :
la jeunesse n' a qu' un temps.
Notre avenir doit éclore
au soleil de nos vingt ans !
Aimons et chantons encore ;
la jeunesse n' a qu' un temps.
1849.

LE DIMANCHE MATIN

p51

imité d' hébel
le samedi dit au dimanche :
" tout le village est endormi ;
l' aiguille vers minuit se penche,
c' est maintenant ton tour, ami.
Moi, je suis las de ma journée,
je veux aller dormir aussi ;
viens vite, ton heure est sonnée. "
le dimanche dit : " me voici ! "

p52

il s' éveille en bâillant derrière
la nuit aux étincelles d' or,
et frotte des mains sa paupière,
et s' habille en bâillant encor.
Puis, quand il a fait sa toilette,
pour aller lui donner l' éveil,
il frappe à l' huis de la chambrette
où dort son ami le soleil.
" de votre alcôve orientale
sortez, dit-il, grand paresseux ;
Stella, votre soeur matinale,
à l' horizon ferme les yeux.

Pour vous saluer, l' alouette
chante déjà sur les sillons ;
venez, venez, c' est jour de fête,
choisissez vos plus beaux rayons ! "

p53

le dimanche sur la montagne
monte, et regarde autour de lui :
" ils dorment tous dans la campagne,
dit-il, ne faisons pas de bruit. "
et doucement vers le village
il redescend à petits pas
et dit au coq : " par ton ramage,
mon ami, ne me trahis pas. "
après la bonne nuit passée,
pour vous accueillir au réveil
on voit sourire, à la croisée,
le dimanche assis au soleil.
Et si quelque enfant paresseuse
rêve un peu tard sur l' oreiller,
il lui laisse finir, heureuse,
son rêve avant de l' éveiller.

p54

C' est lui, le voilà, le dimanche,
avec le mois de mai nouveau ;
l' amandier met sa robe blanche,
le bleu de ciel azure l' eau.
Les fleurs du jardin sont écloses,
on croirait voir le paradis ;
la violette parle aux roses,
le chêne orgueilleux parle au buis.
Au bord du nid, battant des ailes,
l' oiseau chante en se réveillant,
et dit bonjour aux hirondelles
qui reviennent de l' Orient.
Dans son bel habit du dimanche
le chardonneret marche fier,
et vole aussi de branche en branche,
et jette sa chanson dans l' air.

p55

Il apporte dans les familles
à chacun ses petits cadeaux :

des rubans pour les jeunes filles,
et pour les enfants, des gâteaux.
Il ne fait que chanter et rire,
il débouche les vieux flacons,
et, le soir, de sa poche il tire
les flûtes et les violons.
Voyez combien l' on est tranquille
dans tout le village aujourd' hui ;
le moulin à la roue agile
et l' enclume ont cessé leur bruit.
Les boeufs ruminent à la crèche,
libres du joug et du brancard,
et la charrue avec la bêche
se reposent sous le hangar.

p56

Tout le monde paraît à l' aise,
on s' aborde d' un air content.
" comment va ton père, Thérèse ?
-Vilhem, comment va votre enfant ?
-bon temps, voisin, pour la futaille !
-voisin, bon temps pour le grenier ! "
personne aujourd' hui ne travaille,
excepté le ménétrier.
1844.

MA MIE ANNETTE

p57

réveillez-vous, ma mie Annette,
et mettez vos plus beaux habits ;
c' est aujourd' hui grand jour de fête,
le jour de fête du pays.
La Jacqueline matinale,
en branle dans le vieux clocher,
sonne la messe patronale
et nous dit de nous dépêcher.

p58

Allons, ma mie, allons plus vite,
monsieur le curé nous attend.
Sans nous si la messe était dite,

le bon Dieu serait mécontent.
Réveillez-vous, ma mie Annette,
et mettez vos plus beaux habits ;
c' est aujourd' hui grand jour de fête,
le jour de fête du pays.
Chaque maison est pavoisée
de drapeaux flottants et de fleurs,
et l' on entend par la croisée
sortir de joyeuses clameurs :
ce sont les anciens du village
qui devisent, autour d' un pot,
des vieux amours de leur jeune âge
et de l' homme au petit chapeau.

p59

Réveillez-vous, ma mie Annette,
et mettez vos plus beaux habits ;
c' est aujourd' hui grand jour de fête,
le jour de fête du pays.
Après les vêpres et complies,
bras dessus dessous, nous irons
nous promener dans les prairies
et dans les bois des environs ;
nous reviendrons par la Venelle,
où neige la fleur des sureaux,
dont la sauvage odeur se mêle
avec l' odeur des foins nouveaux.
Réveillez-vous, ma mie Annette,
et mettez vos plus beaux habits ;
c' est aujourd' hui grand jour de fête,
le jour de fête du pays.

p60

Comme une outre enflant sa musette,
ce soir, le vieux ménétrier
fera, pour terminer la fête,
danser sous le grand marronnier.
Et, laide ou belle, blonde ou brune,
qu' il soit laid ou beau, jeune ou vieux,
pour la faire danser chacune
saura trouver un amoureux.
Réveillez-vous, ma mie Annette,
et mettez vos plus beaux habits ;
c' est aujourd' hui grand jour de fête,
le jour de fête du pays.
Hélas ! Mon dieu, je me rappelle
que l' an dernier, à la moisson,
celle qu' en vain ma voix appelle
chanta sa dernière chanson.

p61

De sa maison quand je l' ai vue
pour la dernière fois sortir,
elle était d' un drap blanc vêtue
et ne devait pas revenir ;
car ma pauvre petite amie,
sur un froid et dur oreiller,
depuis longtemps est endormie
et ne peut pas se réveiller.
1849.

LA MENTEUSE

p63

-où courez-vous, ma belle enfant,
seule, à cette heure, dans la plaine,
pied leste et le coeur palpitant,
si loin, si tard, qui vous entraîne ?
Où courez-vous, ma belle enfant ?
-oh ! Laissez-moi, ma mère pleure,
car mon petit frère est perdu ;
nous l' appelons depuis une heure,

p64

et l' écho seul a répondu.
Oh ! Laissez-moi, ma mère pleure !
-pour chercher l' enfant égaré
est-il besoin d' avoir, mignonne,
fleur au corset, bijou doré,
fin soulier, dentelle et couronne,
pour chercher l' enfant égaré ?
-ma grande soeur est mariée,
je vais la rejoindre au festin,
et du bal, où je suis priée,
j' entends d' ici le tambourin.
Ma grande soeur est mariée !
-de son frais bouquet nuptial
depuis huit jours ta soeur aînée
a paré son sein virginal,

p65

et déjà la fleur est fanée
de son frais bouquet nuptial.
-je vais là-bas, sous les vieux chênes,
là-bas, rejoindre mon amant.
Il m' épouse aux feuilles prochaines.
Ne le dites pas à maman ;
je vais là-bas, sous les vieux chênes.
1844.

LES ABEILLES

p67

en avril, lorsque la branche,
que mars a fait bourgeonner,
d' une étoile rose ou blanche
commence à se fleuronner,
le printemps nouveau réveille
tout un peuple industrieux ;
aux fleurs du pêcher l' abeille
prend son miel délicieux.

p68

En juin, quand la plaine brille
sous les feux de la saint-Jean,
quand l' acier des faux scintille
en rapide éclair d' argent ;
quand la faucheuse sommeille,
son grand chapeau sur ses yeux,
aux fleurs du sainfoin l' abeille
au mois où la terre étale
la richesse des moissons,
quand la sonore cigale
frappe l' air de ses chansons,
dans la lumière vermeille
bourdonne un essaim joyeux,
aux fleurs des sillons l' abeille

p69

sur la mousse colorée
où l' aurore, le matin,
dans les larmes s' est mirée,
la mouche trouve un butin ;

la mouche trouve un butin ;
et quand l' amour appareille
la biche au cerf langoureux,
aux fleurs des genets l' abeille
dans la futaie éclaircie,
sur le sol retentissant,
quand la cognée ou la scie
abat le chêne puissant ;
quand octobre a sur la treille
jeté ses mourants adieux,
aux pampres jaunis l' abeille

p70

sur les roches calcinées,
lorsque la pente des eaux
entraîne les graminées
qui nourrissaient les oiseaux ;
au retour de la corneille,
quand l' âtre allume ses feux,
dans les bruyères l' abeille
à la veillée, où l' on cause
de l' amour et des amants,
quand on ne voit plus de rose
qu' aux visages de quinze ans ;
pendant qu' un conte émerveille
l' auditoire curieux,
dans sa ruche chaque abeille
trouve un miel délicieux.
1854.

LES CORBEAUX

p71

le jour tardif blanchit à peine,
la silhouette des coteaux
dans l' ombre encore est incertaine,
la vapeur qui monte des eaux
rampe en brouillard blanc sur la plaine
où vont descendre les corbeaux.
De loin, bien avant qu' il paraisse,
leur vol, que l' on entend venir,

p72

selon le vent monte ou s' abaisse ;
rien ne pourra les faire enfuir,
car ils sont affamés sans cesse :
tout leur est bon pour se nourrir.
Attirés par l' odeur malsaine,
sur les carcasses d' animaux
on les voit tomber par centaine
et dès qu' ils ont blanchi les os,
ils abandonnent leur aubaine
au tourbillon des étourneaux.
L' hiver, par la neige affamée,
leur voracité s' enhardit,
et dans la basse-cour fermée
la troupe noire entre, à midi,
fouillant du bec dans la buée
qui sort du fumier attiédi.

p73

Sans étudier la science
dans *le grand messager boiteux,*
ils savent quand on ensemence,
et, suivant le pas lourd des boeufs,
pillent la future abondance
dans les sillons ouverts par eux.
Ils sont plus défiants qu' en guerre
un avant-poste de soldats ;
le plus fin chasseur de la terre
de près ne les approche pas,
et de loin ne les atteint guère :
ils flairent la poudre à cent pas.
1856.

LE CHIEN DU BRACONNIER

p75

à Amédée Guyot
pour fortune sur cette terre,
où Dieu m' a fait naître sans bien,
j' ai le fusil de feu mon père,
pour ami je n' ai que mon chien ;
je l' ai choisi dans la portée,
comme il venait d' être mis bas,
et pour lui faire la pâtée
souvent j' ai rogné mon repas.

p76

Au marais, en plaine, en forêt,
bon à courre et ferme à l' arrêt,
il quête, haut le nez dans la brise ;
quand le coup part, la pièce est prise
il est aussi bon qu' il est beau,
mon Ramoneau.
C' est Ramoneau que je l' appelle,
et pour le vendre on m' offrirait
de l' or trois fois plein son écuelle,
que je dirais : " non, " sans regret ;
car depuis vingt ans que je chasse,
par pluie, ou vent, ou plein soleil,
j' ai dressé bien des chiens de race
sans jamais trouver son pareil.
Griffon pur à tête superbe,
où dans le poil le regard luit

p77

tel que le ver luisant sous l' herbe,
il est tout noir comme la nuit ;
et les limiers de vénerie
qu' on estampille sur le flanc
d' un chiffre ou bien d' une armoirie
ne sont pas nés d' un meilleur sang.
C' est un rude et madré compère :
quand nous maraudons dans un bois,
s' il entend le propriétaire,
il me l' annonce par la voix ;
et pour ne point donner l' alarme
lorsqu' il évente un fin gibier,
il est prudent comme un gendarme
qui veut surprendre un braconnier.
Quand il a bien fourni sa tâche,
et qu' au foyer, brisé, rendu,

p78

secouant sa queue en panache,
il sommeille, long-étendu,
croyant toujours mener le lièvre,
il aboie intérieurement
avec des mouvements de fièvre,
de petits sursauts en dormant.
Ses dents ne lui marquent plus d' âge ;
aussi vieux que le temps jadis,

la vieillesse a sur son pelage
imprimé des chevrons blanchis ;
mais il a toujours bonne gueule,
et, lorsque revient le printemps,
autour de sa vieille épagneule
il rôde encor de temps en temps.
Homme ou chien, ici-bas tout passe :
Ramoneau n' a plus le nez fin,

p79

son oeil s' éteint, sa voix se casse ;
mais les vrais chiens n' ont pas de fin...
Dieu là-haut leur garde un bon gîte,
frais en été, chaud dans l' hiver,
au paradis des chiens d' élite,
dans la meute de saint Hubert.
Au marais, en plaine, en forêt,
bon à courre et ferme à l' arrêt,
il quête, haut le nez dans la brise ;
quand le coup part, la pièce est prise.
Il est aussi bon qu' il est beau,
mon Ramoneau.
1859.

MARGUERITE

p83

elle s' appelait Marguerite,
et comme celle à qui jadis
Faust allait offrir l' eau bénite,
on l' attendait au paradis.
C' était une humble et douce fille
aimant son père et craignant Dieu
dans plus d' une pauvre famille
on l' appelait l' ange du lieu.

p84

Comme l' aurore matinale
fraîche comme elle, s' éveillant
dans son alcôve virginale,
elle s' habillait en priant.
Pour unique et simple toilette,

sans riche atour et sans miroir,
elle ramenait sur sa tête,
en bandeaux plats, ses cheveux noirs.
Puis comme elle avait fait la veille,
au joug du labeur se mettant,
cigale en même temps qu' abeille,
elle travaillait en chantant.
Mais le vieux refrain de romance
qu' un vieux poëte avait chanté

p85

traversait dans son innocence,
sans troubler sa limpidité.
Jusque vers sa quinzième année
heureuse, elle vécut ainsi.
Qui donc peut l' avoir entraînée
dans le chemin où la voici ?
Maintenant elle est descendue
aux bas lieux de l' impureté ;
son alcôve ouvre sur la rue,
et son nom est numéroté.
Elle parle un langage étrange,
met du carmin sale, et du blanc
à son front pur que son bon ange
n' osait effleurer qu' en tremblant.

p86

Elle s' appelait Marguerite,
et comme celle à qui jadis
Faust allait offrir l' eau bénite,
on l' attendait au paradis.
1842.

PRINTANIERE

p87

l' hiver s' en va ; déjà la cloche,
douce comme un chant de cristal,
murmure au printemps qui s' approche
l' *o filii* du jour pascal.
Dans l' air plus doux, les girouettes
tournent au souffle du midi,

et pour un sou de violettes
on fait le bonheur de Nini.

p88

L' hiver au pauvre fut rigide,
il en a compté les longs jours,
en mesurant son bûcher vide
quand la neige tombait toujours.
Sa dernière branche allumée
rougit l' âtre d' un pâle éclair ;
moitié cendre et moitié fumée,
le vent la dissipe dans l' air.
Pèlerins des grandes mers bleues,
voyez, à l' Orient vermeil,
les oiseaux qui font mille lieues
entre deux levers de soleil.
Cris joyeux et battements d' ailes
qui mettent le ciel en gaîté,
c' est le retour des hirondelles,
et c' est le retour de l' été.

p89

Mais depuis la dernière année
les loyers sont bien renchéris,
un trou noir dans la cheminée
comme un entresol a son prix.
Pourvu que les propriétaires
n' augmentent pas en même temps
que tous leurs autres locataires
l' ambassadrice du printemps.
Avec la jeune feuille verte
qui sort du bourgeon printanier
paraît, à sa fenêtre ouverte,
ma voisine de l' an dernier.
Pendant les mois d' hiver, frileuse,
elle n' a pas quitté son nid.
Jadis elle eût posé pour Greuze,
maintenant c' est pour Gavarni.
1855.

A MA COUSINE ANGELE

p91

étrennes
nous avons tous les deux laissé derrière nous
une époque où la vie est bien bonne et bien belle ;
je m' en souviens encor, vous en souvenez-vous
de notre enfance heureuse ? -ô ma cousine Angèle !
Ils sont bien loin ces jours, et déjà bien des fois
les ans nous ont touchés en passant de leur aile ;

p92

et notre gaîté blonde aux grands éclats de voix
hélas ! S' est envolée, -ô ma cousine Angèle !
écoliers turbulents de la classe échappés,
pour danser en chantant l' antique ritournelle :
" nous n' irons plus aux bois, les lauriers sont coupés, "
nous n' irons plus aux bois, -ô ma cousine Angèle !
Plus heureuse que moi, vous n' avez pas quitté
le foyer de famille, et la voix maternelle
conserve à votre coeur la sainte piété
qui n' est plus dans le mien, -ô ma cousine Angèle !
Vous avez le travail pour compagnon le jour,
la nuit un ange blanc vous couvre de son aile,
et des songes bénis descendent tour à tour
du ciel à votre lit, -ô ma cousine Angèle !

p93

Votre parole est douce ainsi que votre nom ;
l' esprit de la bonté dans vos yeux se révèle,
et vos seize ans fleuris embaument la maison
d' un parfum de jeunesse, -ô ma cousine Angèle !
Autrefois, quand venait le jour de l' an nouveau,
selon le contenu de ma pauvre escarcelle
j' arrivais tout joyeux vous offrir mon cadeau,
qui ne coûtait pas cher, -ô ma cousine Angèle !
Mais depuis ce temps-là le diable, comme on dit,
s' est logé dans ma bourse, et vainement j' appelle
Plutus, l' aveugle dieu, que je crois sourd aussi,
car il ne m' entend pas, -ô ma cousine Angèle !
Donc, vous n' aurez de moi nul présent aujourd' hui,
ni keepsake éclatant, ni riche bagatelle,
ni bijou ciselé par quelque Cellini,
et ni bonbons sucrés, -ô ma cousine Angèle !

p94

Vous n' aurez rien de moi qu' un serrement de main,
ou qu' un baiser au front, -étrenne fraternelle,
et puis ces pauvres vers que, ce soir ou demain,
vous oublîrez sans doute, -ô ma cousine Angèle !
1844.

ANTITHESE

p95

c' est un asile pauvre, une retraite austère
où s' est clos, dans l' étude, un hôte solitaire.
Le jour, il dort ; la nuit,
pour se mettre à son oeuvre il se relève, allume
sur sa table boiteuse une lampe qui fume,
et qui veille avec lui.
Dans l' âtre mort la cendre en talus s' amoncelle
et le grillon frileux, amant de l' étincelle,

p96

n' en voyant plus, hélas !
Cesse de lamenter sa plainte accoutumée
sur le vieux chenet-sphinx où la bûche enflammée
se tordait en éclats.
Et pourtant au dehors souffle une bise aiguë ;
sous de triples manteaux le passant, dans la rue,
sent les ongles du froid ;
l' étoile a des frissons dans la sphère divine,
et la neige épaissit la fourrure d' hermine
dont s' est vêtu le toit.
Aux vitres, où le vent par la fêlure glisse,
le givre, en burinant son étrange caprice,
a déjà fait saillir
une souple arabesque où se tord en spirale
le feuillage irisé d' une flore idéale
prête à s' épanouir.

p97

La fenêtre est étroite et jamais ne s' éclaire
au rayon matinal de la clarté solaire.
Du sol jusqu' au plafond,
sur les jaunes parois, la sueur de novembre
semble un long chapelet formé de perles d' ambre

qui s' égrène et qui fond.
Mais pour l' hôte du lieu, lorsque Paris sommeille,
et qu' auprès de son oeuvre il commence sa veille,
toute sa pauvreté,
comme un palais féerique, à ses yeux s' illumine,
car cet hôte est l' amant d' une muse divine
qui chante à son côté !
1843.

LE PLONGEUR

p99

à Madame Ch De P...
voulant mettre une étoile à son bandeau, la reine
fait venir un plongeur et lui dit : " vous irez
dans ce palais humide, où chante la sirène,
cueillir la perle blonde, et me l' apporterez. "
le plongeur, descendu sous le flot qui l' entraîne,
parmi les sables d' or et les coraux pourprés,

p100

cueille la perle blonde, et pour sa souveraine
la rapporte captive en des étuis nacrés.
Le poëte ressemble à ce plongeur, madame !
Et si votre caprice en souriant réclame
un vers qui doit partout dire votre beauté,
esclave obéissant, au fond de sa pensée,
riche écrin où dans l' or la rime est enchâssée,
il plonge, et va chercher le bijou souhaité.
1844.

AU BALCON DE JULIETTE

p101

votre balcon, madame, est d' une architecture
qui du passant artiste attire le regard ;
sa forme est merveilleuse, et sa riche sculpture
semble un morceau daté des meilleurs jours de l' art.
Un jeune amour païen, d' une espiègle figure,
supporte le balustre en aiguisant un dard

qui, toujours menaçant, fera quelque blessure ;
et vous la guérirez, madame. -tôt ou tard.

p102

Un malheureux atteint par l' aiguillon de flamme,
aux soupirs de la nuit mêlant ceux de son âme,
viendra sous ce balcon ; et, comme Roméo,
l' escalade permise, à vos pieds, Juliette,
il attendra cette heure où chante l' alouette,
cette heure des adieux, qui vient toujours si tôt !
1844.

PYGMALION

p103

à T De B
les prêtres de Vénus attendent sa statue,
mais l' artiste jaloux au temple athénien
refuse d' exposer la figure attendue,
car son coeur s' est épris de l' oeuvre de sa main.
Devant lui la déesse étale toute nue
l' immobile splendeur de son beau corps divin ;
et l' artiste à genoux caresse de la vue
le marbre inanimé, qui s' anima soudain !

p104

Poëte ! Le miracle eut lieu dans l' ère antique,
et les dieux exilés de la sphère olympique
comme l' artiste grec ne t' exauceront pas.
épris de la beauté de ta propre chimère,
comme Pygmalion son amante de pierre,
tu ne la verras point s' animer dans tes bras.
1844.

LA ROSEE

p105

le sylphe matinal qui verse la rosée,
trop amoureux du lîs, oublia ce matin
de baigner l' humble fleur demi-morte et brisée
qu' une larme du ciel ranimerait soudain.
Comme fait un amant avec sa fiancée,
à quelque muse triste ayant donné la main,
cherchant l' ombre et la paix, pied lent, tête baissée,
un poëte le soir traversa le chemin.

p106

Soit amour mal éteint, soit douleur mal fermée,
il pleurait en marchant sous l' ombreuse ramée ;
une larme tomba de ses yeux sur la fleur,
sur la fleur demi-morte au pied du lis superbe,
et qui reprit bientôt, parmi ses soeurs de l' herbe
son arome champêtre et ses vives couleurs.
1844.

A HELENE

p107

enveloppé d' épaisse prose,
comme de flanelle un frileux,
laisse parler l' esprit morose,
qui s' est trop pressé d' être vieux.
Le chardon médit de la rose ;
c' est le péché des envieux.
Puisque la providence est bonne,
et répand d' une même main

p108

le bluet qu' on tresse en couronne
parmi le blé qui fait le pain,
profitons des biens qu' elle donne :
aujourd' hui vaut mieux que demain !
Pourrais-tu donc perdre sans peine
ainsi ta plus belle saison ?
Lorsque Dieu, d' amour la main pleine,
fait sa divine semaison,
tu peux ouvrir ton coeur, Hélène,
le semeur bénit sa moisson.
1854.

A UNE ETRANGERE

p109

au pays regretté par Mignon tu naquis,
et, pareille à Mignon, tu regrettes et pleures,
sous le ciel étranger, le ciel de ton pays.
Rien ne peut te distraire, et tu passes les heures
à regarder mourir un arbuste apporté
du sol où l' oranger fleurit toute l' année.

p110

Dans le jardin d' exil avec toi transplanté,
vois : son feuillage est pâle et sa fleur est fanée ;
tu n' as plus de sourire, il n' a plus de parfums.
Pour que l' arbre renaisse et de nouveau fleurisse
sa moisson odorante et ses beaux cheveux bruns,
pour que l' ennui s' efface à son front pur qu' il
plisse,
il vous faut à tous deux le soleil du pays,
regretté par Mignon quand aux cieux elle aspire ;
et l' arbre aura des fleurs, et ton front le sourire
qu' un peintre au nom d' archange a tant cherché jadis.

TRAINANT,

p111

Traînant, traînant ta chétive existence,
dans les sentiers tu t' arrêtes souvent,
regardant fuir l' ombre de l' espérance,
spectre railleur qui va toujours devant ;
voyant partout le vice ou la sottise,
l' hypocrisie au maintien indigné,
sûr du destin que je te prophétise,
marche ! Ton but n' est pas bien éloigné.
Quand du malheur tu sauras le martyre,
lorsque ton coeur sera triste, ulcéré,

p112

ne pleure pas, tes larmes feraient rire :
il est des gens qui n' ont jamais pleuré,
à ces heureux, loin de porter envie,
jette en passant un regard de pitié,
car, sans les pleurs, que sait-on de la vie ?
C' est un roman qu' on n' a lu qu' à moitié.
septembre 1844.

A G. D.

p113

ami, -puisqu' à ton front l' art a mis deux étoiles,
puisqu' un double rameau fleurit entre tes mains,
du couple fraternel va soulever les voiles,
et marche rayonnant dans les sentiers humains.
Ami, -puisque le temple a pour toi deux idoles,
sur les autels jumeaux allume l' encensoir ;
puisque sur ton blason Dieu grava deux symboles,
prends le pinceau le jour, et la lyre le soir.

p114

Ami, -puisque ta sphère est deux fois constellée,
que de ton coeur sans cesse émane un double accord,
par deux divinités, ton espérance ailée
dans un ciel lumineux doit prendre un double essor.
Ami, -peintre et poëte, âme deux fois sacrée,
partage ton amour entre les deux sillons ;
palette harmonieuse et lyre colorée,
répands tes deux parfums, jette tes deux rayons.
novembre 1841.

SI TU VEUX ETRE LA MADONE

p115

si tu veux être la madone,
vierge comme elle, ô mes amours !
Dis un mot, et mon ciseau donne
au marbre blanc tes purs contours.
Des saintes qu' à Rome on admire

tu seras la plus belle encor,
et les poëtes, pour le dire,
vont préparer leur plume d' or.

p116

à ton gré choisis, -marbre ou toile,
statue ou tableau, -dès demain,
pour mettre à ton front une étoile,
mon coeur viendra guider ma main.
Si tu veux être la madone,
dans une châsse de vermeil
on viendra t' offrir pour couronne
le lis pur, à ton front pareil ;
et, si tu veux, ô ma divine !
Bientôt ton image à l' autel
rendra jalouse Fornarine,
la maîtresse de Raphaël.
Sous les piliers de ton église,
des pèlerins, de loin venus,
inclineront leur barbe grise
sur la blancheur de tes pieds nus ;
et ceux que le bourreau menace,

p117

guidés par un esprit sauveur,
viendront chercher asile et grâce
à ton piédestal protecteur.
Puisque ton front toujours se voile
quand je veux y mettre un baiser,
sur ton image, -marbre ou toile,
oh ! Du moins laisse-moi poser !
Laisse-moi poser, ô Marie !
Pour baiser, pour sceau radieux,
l' immortalité du génie ; -
c' est un manteau qu' ont mis les dieux.
Si tu veux être la madone,
vierge comme elle, ô mes amours !
Dis un mot, et mon ciseau donne
au marbre blanc tes purs contours.
février 1843.

LE VIN BLEU

p119

au cabaret des bruyantes barrières,
avec des gens qui n' ont ni feu ni lieu,
et qui buvaient l' oubli de leurs misères
dans les flots noirs du vin qui tache en bleu ;
au fond d' un pot de faïence vernie,
plein jusqu' au bord d' une épaisse liqueur,
pour oublier ce qu' il faut que j' oublie,
j' ai, l' autre soir, été noyer mon coeur.

p120

Ce n' était pas cette ivresse joyeuse
qui fait sourire à travers les cristaux
le sang pourpré de la vendange heureuse
où la Bourgogne a manqué de tonneaux.
Amère au coeur aussi bien qu' à la bouche,
triste à navrer, douloureux à mourir,
dans cette ivresse inquiète et farouche,
je n' ai pas pu noyer mon souvenir.

A UNE DAME INCONNUE

p121

demande d' audience
madame, je n' ai pas l' honneur de vous connaître,
mais supposez qu' on fait relâche à l' opéra,
et qu' après son dîner, votre seigneur et maître
à son club est allé tailler le baccarat.
Si vous le permettez, -supposons qu' une dame,
votre amie, auprès d' elle a retenu celui
dont on parle tout bas quand on est femme à femme,
celui qui vous nomme *elle,* et que vous nommez
lui.

p122

vous voici toute seule au coin de l' âtre où pleure
le lamentable vent d' un hiver pluvieux,
et, regardant courir le pied léger de l' heure,
déjà vous regrettez de ne pas être deux.
Tout Paris a la grippe et boit de la tisane ;
votre griffon d' écosse est lui-même enrhumé ;
les salons sont fermés, et le temps vous condamne

à la réclusion du boudoir parfumé.
Que ferez-vous ce soir ? Sur le clavier sonore
allez-vous éveiller l' âme de Bellini ?
Ou ferez-vous rugir le cri fauve du More
que Shakspeare a créé, pressentant Rossini ?
Mais votre érard, faussé par l' humide atmosphère,
appelle en sons douteux les soins de l' accordeur.

p123

Ne pouvant plus chanter, vous essaîrez de faire
sur votre canevas naître encor une fleur.
Mais, si l' aiguille casse, ou, si dans votre laine
vous retrouvez les jeux de la chatte ou du chien,
sans être impatiente, êtes-vous bien certaine
de pouvoir renouer l' écheveau gordien ?
Ne pouvant plus broder, que ferez-vous, madame ?
J' en pourrais témoigner, la paresse a du bon ;
mais le repos du corps, c' est le travail de l' âme,
et la vôtre a besoin d' une distraction.
Si pour une heure ou deux vous vouliez le permettre
je tiendrais compagnie à votre ennui naissant.
On peut me recevoir sans trop se compromettre,
et ne m' a pas qui veut, vous soit dit en passant.

CELUI-LA, DONT JE VEUX

p127

Celui-là, dont je veux dire la triste fin,
vivait dans notre siècle et dans son air malsain.
Isolé de bonne heure au milieu de la vie,
la solitude avait été sa seule amie.
Orphelin, il aimait à la nommer sa soeur ;
et, seule, elle a connu les secrets de son coeur.
Tout ce qu' on sait de lui, chacun se le répète
maintenant qu' il est mort : c' est qu' il était poëte,
et que, s' abandonnant à la grâce du ciel,
en pleurant il quitta l' humble toit paternel,

p128

le jour même où ce toit, asile des ancêtres,
la mort étant venue, était resté sans maîtres.
Certes, -s' il est au monde un souvenir de deuil

qui vive bien longtemps, c' est celui du cercueil
qu' un jour, dans le chemin menant au cimetière,
on suivit à pas lents en s' écriant : " mon père ! "
mais, si, le crêpe au bras, il faut reprendre encor
la route où le cyprès verse l' ombre à la mort ;
pour la seconde fois, s' il faut que l' on assiste,
indigente ou pompeuse, à cette scène triste ;
quand, derrière ce corps qui vêtit le linceul,
à marcher en pleurant on se trouve tout seul,
quand votre mère est morte et que sa fosse ouverte
fait l' enfant orphelin et la maison déserte,
dans les jours les plus beaux ou dans les pires jours,
de ce second voyage on se souvient toujours.

p129

Or, celui dont je parle, et qui ne peut m' entendre,
dans une seule année avait dû deux fois prendre
le chemin des tombeaux, et, chaque fois, hélas !
Y conduire un de ceux qu' on ne ramène pas.
C' est ainsi qu' à quinze ans il resta seul au monde.
Mais, s' émouvant pour lui d' une pitié profonde,
une femme, -une mère, ayant mis dans sa main
quelque argent, -de Paris l' enfant prit le chemin.
Paris ! -pourquoi choisir cette ville entre
toutes ?
Et pourquoi, se trouvant à la croix de deux routes,
ne se trompa-t-il point, hélas ! -et n' a-t-il pris
celle-là qui pouvait l' éloigner de Paris ?
C' est que dans un collége, -et malgré l' indigence,
son père l' avait mis, croyant que la science
était le seul trésor qui pouvait remplacer
celui qu' en héritage il ne pouvait laisser.

p130

Ainsi, durant l' époque à laquelle l' enfance
mange ce pain du ciel appelé l' espérance,
et, libre comme l' est un oiseau, peut courir
des baisers de la mère aux baisers du plaisir,
dans ces jours si fleuris et si courts, qu' on les
nomme
le printemps de la vie et le matin de l' homme,
celui-là dont je veux dire la triste fin,
grand affamé de jeux, dut mesurer sa faim ;
épris de liberté, de grand air et d' espace,
quitter le doux loisir pour l' ennui de sa classe,
et, sous le regard froid d' un pédant maigre et noir,
souvent boire un poison au vase du savoir.

Le poison, il le but, -et puis un autre ensuite.
S' il en est temps encore, ô père imprudent ! Vite
retourne à ce collége, et, sans perdre un instant,
de ces bancs studieux enlève ton enfant ;
arrache de ses mains, foule à tes pieds, déchire
ce livre qu' il épèle, avant qu' il sache lire ;

p131

conserve-lui l' habit que tu n' as pas quitté,
le pauvre vêtement qu' aima la liberté,
le sarrau plébéien fait de bure grossière ;
qu' il reste un paysan, comme est resté son père.
L' humilité d' esprit, c' est le savoir du coeur.
N' en fais pas un savant, fais-en un laboureur.
Mais le père fut sourd, car il croyait bien faire.
à l' heure de midi, quand la cloche libère
par un signal connu les jeunes écoliers,
à son doux carillon, rudiments et cahiers,
tout se ferme à la fois, et la cloche encore
sonne,
que déjà dans la classe on ne voit plus personne.
Ils sont tous au jardin, tous aux jeux, hors un seul.
Dans un coin, sur un banc qu' ombrage un vieux tilleul,
il s' est assis, la tête entre ses mains posée ;
il lit tout bas un livre à reliure dorée.

p132

Depuis cinq ans bientôt qu' en soupirant il a
pris l' habit lycéen, chaque jour il vient là,
s' asseoit avec son livre, et, dans la solitude,
de l' heure du plaisir fait une heure d' étude.
Quand il vint au collége, il savait ce qu' apprend
un pauvre magister dans son cours ignorant,
c' est-à-dire épeler couramment l' évangile,
compter selon barème, et, d' une main habile,
aux fêtes de famille, ou bien au jour de l' an,
écrire ses souhaits sur un beau feuillet blanc ;
mais il sait maintenant bien des choses nouvelles,
et, le soir, en filant, à la veillée, entre elles,
les femmes du village à la mère ont souvent
envié le bonheur d' avoir un fils savant.

MAIS CHENIER N'EST PAS LE PREM.

p133

Mais Chénier n' est pas le premier qu' il ait lu :
sous des noms étrangers-il a déjà connu
Myrto la Tarentine, et la jeune Néère
pour le beau Clinias abandonnant sa mère ;
Amymone et Lydé, Camille et Pannychis
avec Néobulé, la soeur d' Amarillys,
dans Horace et Virgile il vous a cent fois vues,
quelquefois sous le voile-et souvent toutes nues ;
toutes il vous connaît, et vous aussi, pasteurs,
qui paissez vos troupeaux dans la prairie en fleurs,
il vous comprend et lit vos chansons pastorales
où dans les blés jaunis murmurent les cigales.

p134

Dans l' idylle et l' églogue il vous a rencontrés,
Satyres et Sylvains, -nymphes qui vous mirez,
tremblant qu' un indiscret, le soir, ne vous
surprenne,
toutes blanches, -sans voile, -au bord de la
fontaine.
De Rome à Syracuse et d' Athène à Théos,
chantres de tous les dieux et de tous les héros,
à l' arène, au forum, au théâtre, au portique,
il a suivi vos pas sous le ciel de l' Attique.
Pèlerin curieux, il a tout visité,
sur les plus hauts sommets-tout jeune il est monté,
gravissant l' iliade aux cimes escarpées,
l' iliade géante entre les épopées,
de son faîte sublime, à l' entour il put voir
toute l' antiquité devant lui se mouvoir.
Mais, en fouillant aussi l' époque fabuleuse,
rêveur, il rencontra la déesse rêveuse

p135

sous la tunique blanche et le bandeau sacré,
diadème éternel de son front inspiré.
Une lyre à la main, cette muse si belle,
il la vit et fut pris d' un grand amour pour elle.
Et, depuis cette époque, à cet amour rêvant,
aux pieds de la déesse, il s' enivre en buvant
un miel de poésie à cette coupe antique
d' où s' élève un parfum de liqueur homérique.

LETTRE A UN MORT

p137

à la mémoire de mon ami J D... statuaire
depuis ce jour d' hiver où, par un ciel en deuil,
on creusa devant nous, pour coucher ton cercueil,
un lit froid dans la terre humide,
ton frère, me sachant sans pain et sans foyer,
m' a dit : " j' ai l' un et l' autre ; " et je suis
héritier,
pauvre ami, de ta place vide.

p138

Dans cet isolement où tu nous a laissés,
nous vivons tous les deux, nous vivons, et tu sais,
toi qui vécus, de quelle vie ;
et, lorsque nous pensons à toi qui dors là-bas,
nous avons dit souvent : " faut-il le plaindre,
hélas !
Faut-il le regret ou l' envie ? "
mais alors il nous semble entendre auprès de nous
une voix qui nous dit : " si le premier de vous
j' ai quitté mon oeuvre ébauchée,
mon grand archange blanc, au sourire divin,
c' est que la mort m' a pris le ciseau dans la main ;
mais je ne l' avais pas cherchée.
" luttez, souffrez, pleurez, -mais vivez tous les
deux
je souffre plus que vous dans mes repos affreux.
Hélas ! C' est moi qui vous envie :
car vous pouvez encor, sans feu, sans toit, sans
pain,

p139

formuler votre rêve, et d' un pas souverain
laisser la trace dans la vie.
" luttez encor, luttez. -puis vous pourrez après
venir dormir ici sous l' if ou le cyprès.
On dira : " c' est là qu' est leur tombe. "
moi, je suis tout entier descendu dans la mort.
Au coeur de mes amis mon souvenir s' endort :
après la terre, -l' oubli tombe. "
et cette voix qui parle est la tienne ! Et pourtant,
nous que la même voix jadis émouvait tant,
nous qui sentions à ta parole
couler dans notre sang l' enthousiasme fiévreux
où l' on se bat les mains, où l' on se dit : " je veux

mon laurier d' or au Capitole ! "
parce que c' est ta voix, nous écoutons encor ;
mais rien ne s' émeut plus en nous, car tout est mort.

p140

Depuis longtemps nous sommes calmes ;
nous n' avons plus d' orgueil et plus d' ambition,
et nous ne rêvons plus cette acclamation
qui poursuit le vainqueur des palmes.
Nous avons cru pouvoir, -nous l' avons cru souvent,
formuler notre rêve, et le rendre vivant
par la palette ou par la lyre ;
mais le souffle manquait, et personne n' a pu
deviner quel était le poëme inconnu
que nous ne savions pas traduire.
Puisque nous ne pouvons rien créer, à quoi bon
continuer notre oeuvre, et faire à notre nom
ouvrir la bouche de l' insulte ?
Nous nous sommes trompés, nous le voyons trop tard.
Qu' importe ! -il faut laisser les instruments de
l' art
aux hommes choisis pour son culte.

p141

Maintenant nous suivrons les vulgaires chemins,
nous ferons au hasard oeuvre de nos deux mains
pour vivre encor et pour attendre
l' heure où l' on creusera près du tien notre lit,
et, comme sur ton nom, sur nos deux noms l' oubli
le lendemain pourra descendre.
1843.

ULTIMA SPES MORTUORUM

p143

I
demain, pour annoncer la fête mortuaire,
les cloches sonneront ;
et ceux qui sont couchés dans les plis du suaire
alors s' éveilleront.
S' animant pour un jour, leurs invisibles ombres,
en sortant des tombeaux,

p144

voltigeront parmi les sycomores sombres
aux funèbres rameaux.
Et toutes, frissonnant sous des bises glacées,
sous un ciel sombre et noir,
elles diront encor, d' espérance bercées :
" nous allons les revoir !
Ceux dont le coeur aimant sans doute encor nous
pleure,
nos amis d' autrefois,
pèlerins en grand deuil vont venir tout à l' heure
prier sur notre croix.
Ils nous apporteront, coeurs pieux et fidèles
où parle un souvenir,
les fleurs que nous aimons, ces pauvres immortelles,
qu' on voit si tôt mourir ! "

p145

II
pourquoi de vos linceuls secouer la poussière ?
Pourquoi venir trembler sous notre ciel brumeux ?
Quel bruit interrompit dans votre lit de pierre
le sommeil éternel qui pesait sur vos yeux ?
Quel appel vint troubler les songes que vous faites
dans l' asile funèbre où nous dormirons tous ?
Et, pour vous éveiller comme au temps des prophètes,
quel nouveau christ a dit : " Lazares, levez-vous ? "
ombres de tous les morts, invisibles fantômes,
de la terre d' exil pourquoi franchir le seuil ?
Qu' espérez-vous encor de ce monde où nous sommes,
puisque vous espérez, même dans un cercueil ?

p146

Ce qu' ils viennent chercher, tout le temps de leur
vie
ils l' ont à chaque pas heurté dans le chemin :
c' est la déception par une autre suivie
pour faire avec l' espoir un éternel hymen.
Ce qu' ils viennent tenter, c' est la dernière
épreuve ;
jusqu' au fond du tombeau ce qu' ils emporteront,
tristement convaincus, c' est la dernière preuve
que jamais à l' oubli les morts ne survivront.
III
quand du *de profundis* la lugubre harmonie

vous conduisait ici,
avec l' homme de Dieu, sur la fosse bénie,
alors priaient aussi

p147

vos parents, vos amis, vos soeurs et vos amantes,
tous ceux qu' au dernier jour
vous aviez en pleurant sur vos lèvres mourantes
embrassés tour à tour.
Et tous ils vous disaient, à cette heure suprême
de solennel adieu,
où votre âme attendait le parfum du saint chrême
pour s' envoler à Dieu,
tous ils vous répétaient, des larmes aux paupières,
que, de l' oubli vainqueurs,
vos noms seraient toujours présents dans leurs
prières
et présents dans leurs coeurs.
Eh bien, donc, aujourd' hui, sortant de vos abîmes,
venez jusqu' à ce soir
vainement les attendre, -éternelles victimes
d' un éternel espoir.

p148

Partout les âmes inquiètes
voltigent dans les sombres ifs,
et semblent écouter, muettes,
les murmures des vents plaintifs
dans les solitaires allées,
toutes ces ombres désolées,
n' entendant aucun pas humain,
amis, amants, époux et mères
étouffent leurs larmes amères
en disant : " ils viendront demain. "
IV
seigneur ! Vous savez bien qu' il ne viendra personne.
Et que ces malheureux vont revenir en vain,
épier un regret, attendre une couronne
qu' on n' apportera pas aujourd' hui-ni demain.

Seigneur ! Vous savez bien que c' est une ironie !
Que ce qui disparaît est bien vite oublié,
et que l' oeil qui pleurait devant une agonie
avec un coin du crêpe est bientôt essuyé.
Seigneur ! Vous savez bien qu' aujourd' hui sur la
terre
l' égoïsme et l' oubli se sont fait large part,
et que, s' il est des coeurs épargnés par l' ulcère,
l' ulcère saura bien y pénétrer plus tard.
Seigneur ! Vous savez bien qu' ici la race humaine
est si lasse de suivre et de poursuivre en vain
le fantôme d' espoir qui toujours la promène,
qu' arrivée à la tombe, elle s' écrie : " enfin !
" je vais me reposer dans l' ombre et le silence.
Que m' importe un ciel bleu ! Que m' importe un ciel
noir !
Ici l' on dort en paix sans craindre la souffrance :
rien n' y peut pénétrer, -rien, pas même l' espoir. "

p150

dans son dernier repos, pour troubler cette cendre,
le fantôme railleur pourtant pénètre encor ;
pour la faire souffrir, près d' elle il vient
descendre :
chassé par les vivants, il va tromper la mort.
Pourquoi donc fîtes-vous l' espérance immortelle,
seigneur, puisque sans cesse elle doit nous mentir ?
Et pourquoi faire ainsi la douleur éternelle,
si vous voulez que l' homme ait le temps de bénir ?
novembre 1841.

A LA FONTAINE DE BLANDUSIE

p151

imitation d' Horace
fontaine au flot plus clair que le cristal sacré
où des libations le vin est préparé,
demain, dans ce bassin où ton onde caresse
un rivage de marbre apporté de la Grèce,
je veux semer des fleurs et répandre le sang
d' un chevreau jeune encor, dans l' herbe bondissant.

p152

C' est vainement déjà que son instinct devine
la chèvre en liberté, paissant sur la colline ;
vainement qu' il s' apprête à la lutte, à l' amour :
demain, je te l' immole à la chute du jour.
Victime dont les fleurs parfument l' agonie,
ses derniers bêlements à la douce harmonie
que la brise du Tibre éveille en tes roseaux
se mêleront ainsi qu' à tes limpides eaux,
miroir de la naïade amante des fontaines,
se mêlera le sang échappé de ses veines.
Puis, sur le luth d' ivoire à mon bras suspendu,
des siècles à venir pour qu' il soit entendu,
je veux chanter ton nom, ô fraîche Blandusie !
Mais de mon sacrifice et de ma poésie,
en acceptant l' hommage, oh ! du moins quelquefois
si ma voix te supplie, écoute alors ma voix,
ma voix qui te dira, doucement amoureuse

p153

n' attends-tu pas ce soir la craintive baigneuse,
Néobulé la blonde, aux regards ingénus,
que, sur l' autel du temple, on prendrait pour
Vénus ;
Néobulé que j' aime et qui fuit ma parole
pour celle d' un enfant vainqueur au discobole,
timide adolescent qui ne sait que rougir,
et qu' un baiser d' amour ferait évanouir,
mais qu' elle me préfère aujourd' hui, l' infidèle,
car il est, cet enfant, aussi beau qu' elle est belle ?
Et depuis que trois fois, au milieu des bravos,
son nom fut proclamé, même par ses rivaux,
le jeune Hébrus, partout, à son pas attachée,
trouve Néobulé, pour moi seule cachée.
Mais, puisque dans ton onde elle revient souvent
baigner son pied d' albâtre et dénouer au vent
ses cheveux, que, suivant les modes lesbiennes,
ont tressés sur son front d' autres mains que les
miennes ;

p154

puisque souvent encor, sur le sable doré,
l' un après l' autre elle a lentement retiré
jusqu' à son dernier voile, et qu' alors elle mire
son beau corps, caressé par l' amoureux Zéphyre, -
dans tes flots transparents, de ma Néobulé,
ce beau cygne inconstant de mon toit envolé,

dans tes flots pour mes yeux conserve au moins
l' image,
miroir de Blandusie, et que sous ton bocage
je rencontre toujours, flottant à mon côté,
le mensonge aussi bien que la réalité.
1842.

A UN ADOLESCENT

p155

vos yeux m' ont révélé ce que vous vouliez taire,
enfant, et j' ai compris tout votre grand mystère.
Dans la saison fleurie où vous êtes entré,
à peine au premier pas, vous avez rencontré,
et vous suivez déjà du regard et de l' âme
un ange, une sirène, ou plutôt une femme !
Fantôme qui, je gage, est le portrait vivant
d' une apparition que vous vîtes souvent

p156

soulever vos rideaux au dortoir du collége ;
et déjà, pour chanter la belle au front de neige,
pour dire ses beaux yeux, son sourire enfantin,
je vous vois dérober au parnasse latin
toutes les fleurs d' amour dont le divin Virgile
semait la pastorale et parfumait l' idylle.
Ai-je deviné juste enfin, et pensiez-vous
me cacher un secret que vous dites à tous ?
Car il est dans vos yeux écrit pour qui sait lire,
et vous l' avez trahi mille fois sans le dire.
Ainsi donc à quoi bon vouloir mentir encor
et jouer à seize ans un rôle de Nestor ? ...
dépouillez, dépouillez ce faux manteau de sage,
trop lourd pour votre épaule et trop lourd pour
votre âge ;
laissez dormir en paix tous vos auteurs poudreux,
qui, s' ils étaient vivants, discuteraient entre eux ;
et, dans l' antiquité si vous voulez un guide,

choisissez épicure, ou l' amoureux Ovide ;
ils sont de bon conseil, et leurs folles chansons
vous feront oublier les austères leçons
des sages rassemblés au portique d' Athène.
Croyez-moi, la sagesse est une chose vaine ;
c' est le mal d' un autre âge, et plus tard vous l' aurez !
Mais maintenant, jeune homme, oh ! Sans attendre,
ouvrez,
ouvrez à vos désirs ailés d' impatience
les portes de la vie où de vivre on commence ;
et, si vos passions ont leur virginité,
déflorez-les sans hâte, avec pudicité.
Mais d' abord, avant tout, allez rejoindre celle
qui vous attend toujours et vous veut auprès d' elle,
et pleure en écoutant l' heure du rendez-vous
sonner sans vous avoir assis à ses genoux.
Partez ! Pour vous le ciel, dans l' ombre de ses
urnes,
étale la splendeur de ses écrins nocturnes ;
partez ! Tous ces oiseaux qui chantent dans leurs
nids

p158

font un épithalame à vos amours bénis,
et l' air, tout embaumé des senteurs de la plaine,
murmure aussi pour vous sa fraîche cantilène.
Partez ! Pour l' escalade elle a tout apprêté :
l' échelle est suspendue au vieux balcon sculpté,
et, comme Julietta, l' amante véronaise,
dans ses vêtements blancs, pensive sur sa chaise,
votre maîtresse attend. Partez, mon Roméo !
Entre ses bras restez jusqu' au chant de l' oiseau,
et, durant cette nuit, sur son beau front sans
voiles,
mettez plus de baisers qu' il n' est aux cieux d' étoiles.
juillet 1844.

LES EMIGRANTS

p159

nous sommes la pauvre famille
émigrant vers d' autres climats ;
nous n' emportons pour pacotille
que notre courage et nos bras.

Des bonnettes à la grand' voile,
jusqu' au dernier pouce on a mis
tout ce qu' on peut tendre de toile
sur le trois-mâts *les deux-amis.*

p160

de sa proue en triton sculptée
le navire entr' ouvre dans l' eau
un sillon d' écume argentée.
-nous avons le vent et le flot.
Les falaises diminuées
disparaissent dans le brouillard ;
on ne voit plus que les nuées
et l' océan de toute part.
Isolé sur la mer immense,
plus d' un qui s' embarqua joyeux
sent la tristesse qui commence
à mettre de l' eau dans ses yeux.
La vieille Europe, notre mère,
a trop d' enfants pour les nourrir,
et c' est aux champs d' une étrangère
que notre moisson va mûrir.

p161

-on nous a dit qu' au nouveau monde
nous trouverons dans les déserts
une terre jeune et féconde
dont les flancs à tous sont ouverts.
Aux ouvriers de la patrie
le labeur refuse le pain :
car le progrès de l' industrie
fait chômer l' outil dans sa main.
Dans l' atelier ou dans l' usine
quand il vient pour offrir ses bras,
on montre à l' homme une machine
qui travaille et ne mange pas.
Comme l' oiseau qui se rassemble
par triangles ailés dans l' air,
dès que son frileux duvet tremble
au premier frisson de l' hiver,

p162

chaque jour par cent et par mille
nous partons, la besace au dos,

le bâton en main, pour la ville
où nous embarquent les vaisseaux.
Pèlerins que les astres mènent,
tous les âges sont dans nos rangs,
ceux qui s' en vont et ceux qui viennent,
les aïeules et les enfants.
Dans nos campagnes dépeuplées
il ne reste que les perclus ;
les colombes sont envolées
de nos toits qui ne fument plus.
Non pas sans regret, mais sans plainte,
aux volontés du ciel soumis,
nous quittons cette terre sainte
que l' on appelle le pays.

p163

Nos femmes ont tissé la tente
que doit habiter notre exil,
-fragile abri, -maison errante !
Où Dieu nous arrêtera-t-il ?
Nous sommes la pauvre famille
émigrant vers d' autres climats,
nous n' emportons pour pacotille
que notre courage et nos bras.

COURTISANE

p165

La poussière de riz blafarde son cou maigre,
et ses cheveux, tordus dans un chignon épais,
à l' âcre odeur du roux mélangent l' odeur aigre
des parfums éventés qu' on achète au rabais.
Ses yeux, qu' ont fatigués les débauches hâtives,
dans le creux de l' orbite éteignent leur regard,
et semblent redouter les lumières trop vives,
comme ceux d' un enfant malade ou d' un vieillard.

p166

Dans l' alcool fraudé pour l' ivresse du vice,
elle a déjà perdu le sexe de sa voix,
et, comme Jean Hiroux parlant à la justice,
le mot reste étranglé dans son gosier de bois.

Son haleine est fétide et vous souffle au visage
la putréfaction de ses poumons malsains.
Sa volupté cynique a l' aspect de la rage :
-on voit qu' elle a connu beaucoup de médecins.
Elle me raconta sa vie et sa misère,
et comment sans amour elle avait un amant
quand elle était petite, -et qu' elle devint mère
comme à peine elle avait cessé d' être un enfant.
Elle ajouta, je crois, qu' elle n' était pas née
pour ce métier honteux, et qu' elle eût préféré,
maîtresse de pouvoir choisir sa destinée,
à vivre chastement près d' un homme honoré.

p167

Mais ce refrain banal rarement apitoie,
hormis l' adolescent qui ne peut croire au mal,
et cherche encor l' amour dans la fille de joie,
ignorant que la rouille a rongé le métal.
Je voulus à tout prix la renvoyer chez elle ;
elle me résista : ce fut mon châtiment,
et, jusqu' au rayon bleu de l' aurore nouvelle,
j' ai dû subir l' ennui de cet accouplement.

LE TESTAMENT

p169

Comme il allait mourir, et comme il le savait,
pour se mettre en mesure, il fit à son chevet
mander un antique notaire,
dont le vieux panonceau, du client respecté,
sous la rouille du temps montrait avec fierté
cent ans d' honneur héréditaire.
" mon cher maître, dit-il, je suis un moribond ;
comme un oiseau blessé qui fait son dernier bond,

p170

mon coeur ne palpite qu' à peine.
Je suis fini, fini ; le ciel n' a pas voulu
que je puisse m' asseoir parmi le groupe élu
des gens qui verront *l' africaine.*
" mon médecin m' avait conseillé d' aller voir,
sur les rives du Nil, se balancer le soir

la taille souple de l' almée,
aux yeux d' un anglais roux, triste et concupiscent,
montrant pour cent sequins ce que l' on voit pour cent
sous dans ma France bien-aimée.
" mais je hais l' Orient, la mer et tout pays
qui ne se trouve pas sur le plan de Paris,
cette divine capitale
où l' on peut à toute heure, à tout prix, en tout lieu,
trouver l' occasion de chiffonner un peu
la tunique de la morale.

p171

" peut-être aurais-je pu traîner jusqu' au printemps,
si j' avais voulu prendre encor de temps en temps
quelque infection brevetée ;
mais j' aime autant partir avant le carnaval :
si je tardais, ma mort ferait manquer le bal
où ma maîtresse est invitée.
" d' ailleurs, tous mes parents ont commandé leur deuil :
les hommes au *cyprès,* les femmes chez
chevreuil ;
et, dans le passage du Caire,
on imprime trois cents billets de faire part
que mes amis diront avoir trouvés trop tard
dans la loge de leur portière.
" un architecte habile a fourni le devis
d' un tombeau dessiné par mon frère, -un lavis
d' encre de Chine, -une aquarelle.
Et d' ici vous pouvez entendre le marteau

p172

du funèbre tailleur qui me cloue un manteau
dont la mode reste éternelle.
" pareils à des fourmis dont on pille les oeufs,
tous mes collatéraux se meuvent, et l' un d' eux
a découvert un biographe
qui, pour une pistole ou deux, consentira
à m' appeler crétin, poëte, -ou scélérat,
et, pour trois, mettra l' orthographe.
" donc, cher maître, aujourd' hui me trouvant sain
d' esprit,
par un bon testament, de ma main propre écrit,
et scellé de mes armoiries,
biens de ville et des champs, et biens paraphernaux,
mobilier, objets d' art, bijoux et capitaux,
mon chenil et mes écuries,
" mes livres et ma cave, et jusqu' à mon portrait

peint par celui qui fut le Raphaël du laid,

p173

tout, -hors les cheveux de ma mère,
je lègue sans retour ma fortune et mon bien
à celle dont le nom aux lèvres me revient
comme un miel fait de plante amère.
" vous la reconnaîtrez à ses cheveux ardents,
comme un soleil du soir qui se couche dedans
la pourpre et l' or d' un ciel d' orage.
Peut-être en la voyant vous découvrirez-vous ;
j' ai devant sa beauté vu plier des genoux
qui ne prodiguaient pas l' hommage.
" vous lui direz ma mort, et que c' est samedi
qu' on doit me mettre en terre, onze heures pour midi ;
mais, si dans sa claire prunelle
une larme tremblait, rien qu' une seulement,
vous pouvez déchirer en deux le testament ;
alors ce ne serait pas elle.

p174

" telle est ma volonté, dont l' éxécution,
cher maître, se confie à la discrétion
de votre zélé ministère.
-monsieur, dit un valet qui portait un plumeau,
un monsieur du clergé vient avec son bedeau.
-réponds-lui que j' ai lu Voltaire. "

LA BALLADE DU DESESPERE

p175

Qui frappe à ma porte à cette heure ?
-ouvre, c' est moi. -quel est ton nom ?
On n' entre pas dans ma demeure,
à minuit, ainsi sans façon !
Ouvre. -ton nom ? -la neige tombe ;
ouvre. -ton nom ? -vite, ouvre-moi.
-quel est ton nom ? -ah ! Dans sa tombe
un cadavre n' a pas plus froid.

p176

J' ai marché toute la journée
de l' ouest à l' est, du sud au nord.
à l' angle de ta cheminée
laisse-moi m' asseoir. -pas encor.
Quel est ton nom ? -je suis la gloire,
je mène à l' immortalité.
-passe, fantôme dérisoire !
-donne-moi l' hospitalité.
Je suis l' amour et la jeunesse,
ces deux belles moitiés de Dieu.
-passe ton chemin ! Ma maîtresse
depuis longtemps m' a dit adieu.
-je suis l' art et la poésie,
on me proscrit ; vite, ouvre. -non !

p177

Je ne sais plus chanter ma mie,
je ne sais même plus son nom.
-ouvre-moi, je suis la richesse,
et j' ai de l' or, de l' or toujours ;
je puis te rendre ta maîtresse.
-peux-tu me rendre nos amours ?
-ouvre-moi, je suis la puissance,
j' ai la pourpre. -voeux superflus !
Peux-tu me rendre l' existence
de ceux qui ne reviendront plus ?
-si tu ne veux ouvrir ta porte
qu' au voyageur qui dit son nom,
je suis la mort ! Ouvre ; j' apporte
pour tous les maux la guérison.

p178

Tu peux entendre à ma ceinture
sonner les clefs des noirs caveaux ;
j' abriterai ta sépulture
de l' insulte des animaux.
-entre chez moi, maigre étrangère,
et pardonne à ma pauvreté.
C' est le foyer de la misère
qui t' offre l' hospitalité.
Entre, je suis las de la vie,
qui pour moi n' a plus d' avenir ;
j' avais depuis longtemps l' envie,
non le courage de mourir.
Entre sous mon toit, bois et mange,
dors, et, quand tu t' éveilleras,

p179

pour payer ton écot, cher ange,
dans tes bras tu m' emporteras.
Je t' attendais, je veux te suivre,
où tu m' emmèneras-j' irai ;
mais laisse mon pauvre chien vivre
pour que je puisse être pleuré.

DEDICACE, A ARSENE HOUSSAYE

p183

Mon cher Arsène,
faites-moi le plaisir d' accepter la dédicace de ces
petites pages. Quelques-unes ont à vous remercier de
l' accueil que vous avez bien voulu leur faire quand
vous dirigiez le recueil hospitalier de l' artiste.
C' est de vous que m' est venu le premier encouragement,
et, bien que vos bonnes paroles soient vieilles de
quinze ans, le souvenir m' en est resté jeune.
Votre bien dévoué
Henry Murger.

1 AMOURS D' GRILLON D' ETINCELLE

p185

Dans un champ de blé du pays d' Allemagne, un
scarabée d' Italie et un grillon vivaient unis
d' amitié. Le scarabée, qui avait vécu, possédait
cette seconde vue qu' on appelle l' expérience, et qui,
au premier coup d' oeil, permet de voir clairement le
fond des choses, -c' est-à-dire la vase sous l' eau
limpide, -la réalité sous l' illusion. L' italien
était, en outre, un hardi coureur d' aventures galantes,
et peu de jours

p186

se passaient où il n' eût à enregistrer quelque

conquête nouvelle. Quant à la circonstance qui avait causé son exil, voici à peu près comme il la racontait à son ami le grillon dans les premiers temps de leur liaison :
" une nuit que j' étais en bonne fortune avec une des plus charmantes fleurs du jardin, je me réveillai surpris par la bruyante harmonie et la chaude atmosphère d' un bal, et, jugez de mon étonnement, je me trouvai au milieu d' un bouquet qui parait le sein d' une jeune femme. Voici ce qui était arrivé : l' amant de la belle était descendu cueillir ce bouquet au jardin, et, parmi les fleurs qu' il avait choisies, se trouvait précisément celle dont j' étais, cette nuit-là, l' heureux préféré. Tremblant d' être tombé aux mains de quelque amateur d' entomologie, je m' étais caché au milieu de ma prison fleurie. Mes craintes étaient mal fondées, et le jeune homme ne pensait pas le moins du monde à ce qui causait ma frayeur. En offrant le bouquet à sa belle, il avait caché parmi les fleurs un papier

p187

auquel je flairai tout d' abord une amoureuse odeur. Comme je m' ennuyais beaucoup, j' en pris lecture. Je ne m' étais pas trompé, c' était un sonnet.
-qu' est-ce qu' un sonnet ? Avait demandé le grillon.
-un sonnet, c' est une fleur de poésie qui n' éclot bien qu' au soleil de mon pays, lui répondit l' italien. Chez vous, on fait des ballades où il y a des pendus et des morts qui courent le galop ; -c' est peut-être l' influence de la lune. -les vers me parurent assez galamment tournés, et commençaient par une réminiscence de Pétrarque, ce qui n' était pas maladroit ; mais, en revanche, le dernier tercet était d' une allure moins platonique et proposait un enlèvement. Ce sonnet, que j' eus le temps d' apprendre par coeur, a souvent aidé au succès de mes entreprises amoureuses, et j' espère qu' il me servira encore. Dès que la jeune femme en eut pris lecture, elle fit un signe au jeune homme, et tous deux s' échappèrent du bal. Trois heures après, les deux amants couraient la poste sur la route d' Allemagne. Par une fantaisie sentimentale,

p188

ils avaient emporté avec eux ce bouquet, qui devait leur rappeler leur patrie. Mais, comme, en arrivant

dans la vôtre, il était déjà fané, ils l' abandonnèrent
au milieu de ce champ-où je vous ai rencontré, "
avait ajouté le scarabée en terminant son récit.
Le grillon était l' antithèse vivante de son compagnon.
Poëte comme la plupart des grillons, il vivait
comme les poëtes, plutôt dans le monde imaginaire
que dans le monde des choses. Il était resté orphelin
presque en venant au monde : car, à deux jours de
distance, son père avait été écrasé sous les pieds
d' une petite fille qui cueillait des bluets, et sa
mère avait été emportée par une hirondelle qui
cherchait pâture pour ses petits. Le souvenir de ce
double événement changea en tristesse la mélancolie
native dans l' âme du grillon, et il passait presque
toutes ses journées au fond de son trou. à l' heure
brûlante de midi, quand ses frères des sillons
emplissaient l' air de leurs cris métalliques, il ne
se mêlait point parmi eux et restait dans sa solitude,
où il rêvait. Le soir, quand recommençait

p189

la symphonie nocturne, où les rainettes du
marais voisin faisaient aussi leur partie, il
demeurait à l' écart, et il rêvait toujours. Seulement,
le matin, il sortait tout doucement pour ne point
réveiller son ami, quand celui-ci n' était pas en
bonne fortune, et il allait se percher sur la pointe
d' un épi qu' il avait adopté pour son observatoire.
Là, il passait des heures à regarder dans le ciel.
Quant au scarabée, qui était un vert galant dans son
espèce, il abusait de ses avantages personnels et
surtout de son fameux sonnet, qui lui servait de
guitare pour donner des sérénades à ses amantes ; -
quelquefois, pourtant, il avait à se plaindre de
leurs rigueurs.
" ce n' est pas ici comme dans mon pays, disait-il
au grillon : -avec vos fleurs allemandes, il me faut
au moins deux séances pour arriver à baiser seulement
le bout de leurs pétales. En Italie, au premier vers
de mon sonnet, la moindre fleurette me jetait une
échelle tressée de fils de la vierge pour que je
pusse atteindre

p190

son calice et lui parler plus près de mon amour. -
chez vous, l' amour est un perpétuel andante ; -chez
nous, c' est un allégro vivace. "

un jour, l' italien plaisantait son ami sur sa mélancolie obstinée :
" gageons que vous êtes triste à cause des cruautés de votre amoureuse, lui dit-il.
-je suis trop jeune pour connaître l' amour, et je suis trop noir pour avoir une amoureuse, " avait répondu le poëte en étouffant un soupir.
Cependant le scarabée ne tarda point à s' apercevoir des sorties matinales de son compagnon, et en revint à son idée qu' il y avait quelque amourette sous l' herbe.
" il faut que je m' en assure, se dit-il un jour. Je m' arrangerai de façon à lui épargner ma rivalité, qui ne laisserait pas d' être dangereuse. "
et, en faisant cette réflexion, l' italien se mirait dans une large goutte d' eau, et comparait son riche corsage azuré aux ailes noires et aux humbles allures de son compagnon.

p191

Un matin, il suivit le grillon, qui se rendait, comme à l' ordinaire, à son observatoire. Le scarabée se cacha sous une touffe d' herbe, et observa son ami, qui, penché sur la cime de l' épi, semblait plongé dans une attente extatique, et regardait dans le ciel un nuage allant de l' est à l' ouest. Tout à coup, le nuage étant passé, *stella matutina,* qu' il avait cachée jusque-là, montra son visage d' or. à cette apparition, le grillon tressaillit sur son épi, et commença à chanter d' une voix claire. -voici ce qu' il chantait :
" qui donc es-tu, blanche étoile ? -peut-être une fleur éclose dans les jardins du paradis, et les vierges viennent te cueillir avant que le soleil t' ait fanée. Si ton parfum n' arrive pas jusqu' à nous, c' est qu' il y a trop loin du ciel à la terre, -
hélas ! Oui, trop loin de toi à moi !
" qui donc es-tu, blanche étoile ? -le nuage aux ailes roses qui te cachait tout à l' heure, et qui semblait un séraphin en voyage dans l' azur, t' a laissée derrière son vol. Serais-tu un diamant tombé sur la

p192

route céleste, de la tunique du voyageur divin ? -
comme tu es brillante, et comme je suis noir ! -oh !
Qu' il y a loin de toi à moi !

" qui donc es-tu, blanche étoile ? -serais-tu la
perle de rosée qui tremble dans le beau lis de
Gabriel ? Toi qui brilles seulement le matin et
qu' on ne revoit plus le soir, serais-tu ce que l' on
appelle l' espérance ? Es-tu le sourire de Dieu qui
vient bénir la création à son réveil ? Peut-être
es-tu la poésie, et toutes les harmonies matinales ne
sont que l' écho affaibli de ta voix, car ton chant
est trop haut pour que nous puissions l' entendre, et
il y a loin de toi à moi.
" ah ! Qui que tu sois, blanche étoile, je t' aime !
Avant de te voir au ciel, je t' avais déjà vue dans
mon âme ; tu étais la clarté de ma solitude, et,
quand mes yeux t' ont rencontrée, j' ai dit tout bas :
est-ce donc mon rêve qui s' est envolé de mon coeur
pour aller briller là-haut ? -oh ! Quoiqu' il y ait
bien loin de toi à moi, blanche étoile, je t' aime ! "
comme il achevait, l' étoile s' effaça dans la lumière

p193

du soleil, et l' alouette, s' élevant à sa rencontre,
lui jetait aussi la fanfare du salut.
" hélas ! Murmura le scarabée, stupéfait de ce qu' il
venait de voir et d' entendre, mon malheureux ami est
poëte, -et poëte allemand, les pires de tous pour
l' exagération de la folie, -amoureux d' une étoile !
" vous avez manqué de confiance en moi, dit-il au
grillon assez fâché de se voir surpris : c' est mal.
Si vous m' aviez parlé de cet amour-là dès sa
naissance, j' aurais tâché de vous en guérir. Contez-moi
donc un peu comment cette belle passion vous est
venue en tête, -ou au coeur, si vous voulez, dit
le scarabée en exprimant la pensée que peignait un
geste de son ami. Qu' espérez-vous enfin ?
-je n' espère rien ; j' aime.
-allons donc ! Dit l' autre ; quand on aime, on
espère toujours, si peu que ce soit. Et ce qu' il y a
de plus triste dans votre amour, c' est que la plus
petite espérance est une grande folie. Voyons, parlons
un peu raison. Vous êtes poëte, comme tous les
grillons,

p194

qui le sont plus ou moins. Votre idylle à l' étoile me
porte à croire que vous êtes de ceux qui le sont le
plus, et c' est tant pis. Vous faites de la poésie de
sentiment : chacun est de son pays. Moi, je fais des

sonnets, continua l' orateur, qui avait fini par se convaincre qu' il était l' auteur de celui dont il parlait. Depuis que je vis avec vous, je vous connais assez pour savoir que votre amour ressemblera à votre poésie : vous ferez de l' amour d' *âme ;* vous vous en tiendrez aux soupirs et aux larmes ; chacun son goût. Mais au moins choisissez donc une idole qui vous entende et vous réponde. Il y a par ici de tendres verveines et de virginales pervenches qui ne demandent pas mieux que de filer le parfait amour, et qui répondront : hélas ! à vos hélas ! Faites de la poésie pour elles ; elle vous rapportera ce que vous en attendez. -quel qu' il soit, l' amour est toujours un duo : il faut être deux pour le chanter. -donc, votre amour à vous ne sera jamais de l' amour, car l' étoile ne répondra ni à vos pleurs ni à vos sourires.

p195

Pas perdue ; la brise prend mes vers sur ses ailes et les porte à mon étoile, qui demeure immobile pour m' écouter chanter. Lorsque je suis triste, il me semble que son regard est humide de larmes pareilles aux miennes, et j' ai cru la voir sourire hier dans un scintillement lumineux.
-vous avez cru, -il vous semble ; -tout cela ne prouve rien, sinon que vous êtes fou, comme je vous le disais tout à l' heure. Je sais bien qu' on ne raisonne pas l' amour et qu' on le déraisonne, au contraire. Mais enfin vous allez trop loin aussi.
" il faut pourtant que je le guérisse de cette folie-là, " ajouta le scarabée.
Puis il reprit :
" est-ce que c' est là votre première passion ?
-oui et non, répondit l' autre. Autrefois, j' ai été amoureux de la vague du ruisseau. C' est elle qui m' a appris à chanter ; et, la nuit, au clair de la lune, nous avions de bien tendres dialogues.

p196

-et comment cet amour-là vous est-il passé ?
-je me suis aperçu que cette vague, qui chantait si doucement, caressait une rive fangeuse, et cela m' a dégoûté.
-amoureux d' une vague ! Voilà encore une idée, pensa l' italien. Il n' aimera donc jamais que l' impossible ! Du moins, il paraît avoir des

dispositions à la jalousie : attaquons un peu cette corde-là.
" vous prétendez, dit-il au grillon, que Stella écoute les chansons : qui vous dit que ce sont les vôtres ? Vous croyez la voir sourire et pleurer : qui prouve que ce soit à vous ? Il y a par ici un poëte, c' est-à-dire un fou de votre espèce, qui est aussi amoureux de l' étoile.
-qui donc ? Demanda le grillon inquiet.
-c' est le rossignol. Pendant que vous chantiez tout à l' heure, il chantait aussi, et, sans prétendre rabaisser la vôtre, sa romance était bien jolie. De plus, il a des ailes, et peut se rapprocher de Stella.
-je connais le rossignol dont vous parlez. Il a certainement plus de talent que moi, dit le poëte des

p197

champs. Mais, comme il est en grande réputation dans ce pays-ci, l' amour de la gloire a tué l' autre chez lui. Il ne chante pas pour Stella ; il chante pour s' entendre et pour faire répéter ses vers par les échos. Ce n' est qu' un orgueilleux et un égoïste.
-Stella ne l' aime pas.
-pourquoi donc ?
-parce que je l' aime, moi !
-et vous croyez qu' elle vous aime aussi ? Et vous espérez qu' elle descendra de là-haut pour vous le dire, ou bien que vous y monterez vous-même ?
-c' est inutile. Quand je veux la voir de plus près, je retourne à mon trou et je ferme les yeux : alors je la vois parfaitement. Mais à quoi bon vous dire tout cela ? Vous ne me comprenez pas ; -vous n' avez jamais été amoureux, vous.
-jamais amoureux ! Dit le scarabée en se récriant. Qu' est-ce que vous dites donc là ? Je ne fais que ça depuis que je suis au monde. Si, mon enfant, je l' ai été, et je puis vous comprendre. Mon premier amour

p198

avait même quelque ressemblance avec le vôtre. Je vais vous conter ça ; c' est fort triste.
" il y avait dans le jardin où je suis né, à Rome, une jeune rose qui était la reine du parterre, et, pour ne pas dire la seule, la plus courtisée de toutes ses compagnes. Les papillons les plus beaux l' entouraient assidûment de leurs hommages et se voyaient repoussés avec un dédain désespérant. Le

papillon paon lui-même, ce roi du crépuscule, si fier de ses riches couleurs, qui le font ressembler à une fleur ailée, n' avait pas été plus favorisé que les autres. Eh bien, je devins amoureux de la rose ! Je l' aimai autant que vous aimez votre étoile ; seulement, j' avais conscience de ma folie, bien qu' elle fût moins grande que la vôtre : car, du moins, je pouvais approcher de mon idole. Hélas ! Me disais-je pourtant, où une telle passion va-t-elle me conduire ? Comment serai-je jamais écouté de cette beauté sauvage, qui semble avoir fait voeu de virginité, et n' aime rien au monde que la rosée du matin, parce qu' elle lui donne une couronne de

p199

perles ? Dans les instants lucides où je faisais ces réflexions, je voulais éteindre mon amour et oublier celle qui l' avait inspiré ; mais, l' heure suivante, c' était cette résolution même que j' avais oubliée, et je me réveillais, plus ardemment épris que jamais. D' ailleurs, j' étais dans cet âge où les doutes sont toujours vaincus par les espérances, âge où les obstacles, en se multipliant, multiplient les désirs, irritent leur violence, et leur donnent les ailes de l' audace, avec lesquelles on franchit l' impossible. Parmi toutes les saintes niaiseries du premier amour, vous saurez qu' on a celle de vouloir se tuer, si l' on n' est pas aimé. J' étais donc bien résolu à faire comme tous les amoureux débutants, si j' étais repoussé ; mais, du moins, je voulus faire une tentative. Un soir, je fis bonne provision de courage et m' acheminai vers mon idole fleurie. En marchant, je ruminais tout bas ma déclaration. " ferai-je du madrigal ou de l' élégie ? " disais-je. Enfin je me confiai à tout l' esprit de mon coeur quand le moment serait venu, et je ne tardai pas à arriver

p200

près de ma chère maîtresse. Hélas ! Quel triste spectacle m' attendait ! Je la trouvai penchée sur le sol, pâle, flétrie, mourante.
" -grand dieu ! Lui dis-je doucement, qu' avez-vous ? Et comment vous trouvez-vous dans cet état ?
-hélas ! Me répondit-elle faiblement, je n' ai point reçu la rosée ce matin. Voilà pourquoi je meurs. J' avais repoussé l' amour du sylphe qui nous apporte les gouttes d' eau de l' aurore. Il m' a tuée en

m' oubliant.
-n' y a-t-il donc plus d' espoir ? M' écriai-je douloureusement.
Soudain j' aperçus au rayon de la lune quelque chose de luisant comme un diamant, suspendu à une branche du rosier. J' y grimpai à la hâte, non sans me blesser aux épines. ô sainte providence ! Ce que j' avais pris pour un diamant n' était autre chose qu' une feuille de l' arbuste repliée sur ses bords, et formant une coupe où tremblaient les perles de l' eau la plus claire.

p201

-espérance ! Dis-je à ma chère fleur ; vous allez renaître.
Mais, comme je m' apprêtais à secouer sur elle la bienfaisante rosée, le sylphe du soir détacha la feuille d' un coup d' aile, et la fit tomber d' un autre côté.
-il faut qu' elle meure ! -avait dit le zéphyr du soir quand je criais : " espérance ! "
repoussé par la rose comme le sylphe du matin, il s' était associé à sa vengeance. Je redescendis près de ma maîtresse.
-hélas ! Dit-elle, il faut que mon sort s' accomplisse. Ceux qui disaient m' aimer hier sont les mêmes qui me tuent aujourd' hui. Il n' y a plus d' espoir ; voyez, la séve ne circule plus dans ma tige. Une tache de rouille s' étend sur mes feuilles, et voici le zéphyr qui se fait aquilon pour les arracher. Il les prend une à une, et va les semer là-bas, dans la fange des marais. Oh ! Ce n' est pas une telle mort que j' avais rêvée ! Pourquoi la jeune fille qui vient ici souvent ne m' a-t-elle pas cueillie ! Je serais morte sur son sein

p202

en mêlant ma virginité à la sienne. Peut-être, avec son premier aveu, m' aurait-elle donnée au jeune homme qui vient l' attendre ici le soir ; lui m' aurait effeuillée entre les pages de quelque beau poëme ; et, chaque fois qu' il en eût ouvert les feuillets, mon parfum, enseveli avec moi, aurait rappelé au jeune amant le poëme plus beau de ses amours, et en aurait embaumé le souvenir.
Cependant la voix de la mourante devint plus faible ; le zéphyr arracha sa dernière feuille. Le

moment suprême approchait. Son coeur s' ouvrit, et je sentis son dernier parfum, c' est-à-dire son âme, près de s' envoler.
-oh ! Me dit-elle si bas, que je l' entendis à peine, si j' avais vécu, je t' aurais peut-être aimé, toi !
Puis elle mourut.
En entendant un pareil aveu, et dans un tel moment, mon coeur se brisa.
-oh ! Tant mieux, dis-je, je vais mourir aussi !
Et pendant un instant je demeurai insensible. La

p203

violence de ma douleur m' avait causé une espèce d' engourdissement léthargique qui n' était pas sans volupté. Je crus que mes voeux étaient exaucés, et que la mort m' avait touché en même temps que ma maîtresse. Hélas ! Je ne tardai point à me réveiller et à revenir à la raison.
-allons, me dis-je, cette fois je vais m' endormir pour de bon et je ne me réveillerai pas.
Mon parti était pris sincèrement et sérieusement, je vous l' assure. J' avais juré de ne pas survivre à celle dont j' avais recueilli l' unique baiser qu' elle eût donné et reçu, et j' allais accomplir ma promesse. Mon dessein était d' aller chercher querelle à un scorpion, qui, d' un coup de dard, m' aurait guéri de la vie. Comme je me dirigeais vers l' endroit où j' étais sûr de le trouver, je m' entendis appeler par une tubéreuse blanche qui était éveillée et faisait la guette d' amour.
-si tard en route ! Me dit-elle. Venez donc causer un moment.
Je ne fis pas semblant de l' entendre et poursuivis

p204

mon chemin. C' est alors qu' il me revint en mémoire certains bruits qui couraient sur cette fleur. Elle passait pour une effrontée courtisane, offrant son amour à tout venant. Mais malheur à qui l' écoutait ! La violence de son parfum endormait ses amants sur son coeur, et pas un ne se réveillait.
" -voilà mon suicide trouvé, dis-je, et je n' ai pas besoin d' aller plus loin.
" je revins donc sur mes pas, et m' approchai de la galante nocturne.
" -ah ! Tu t' es ravisé, me dit-elle en m' apercevant.
" et, sans faire plus de façons, elle m' ouvrit son

calice et le referma sur moi.
" -maintenant, adieu le monde, pensai-je : demain,
je serai mort.
" pourtant je ne mourus pas. Au bout d' une heure,
et comme le *parfum-poison* de la fleur commençait à
agir, elle ouvrit son calice dans un spasme voluptueux,
et je tombai à terre, suffoqué, étourdi, demi-mourant.
J' aspirai une bouffée d' air, je bus une goutte d' eau

p205

restée sur une violette de Parme : je regardai le
ciel plein d' étoiles, l' herbe pleine de fleurs, et,
un peu revenu à moi, je me demandai comment j' avais
pu songer à quitter la vie, où il y a de si bonnes
choses. Et puis, il faut que je vous dise tout, la
tubéreuse m' avait appris dans ses chaudes étreintes
que l' amour ne consiste pas seulement dans une
adoration contemplative, et qu' il y a d' autres
jouissances que celles qu' on croit éprouver en
mouillant de ses larmes les pieds de sa maîtresse.
-que vous avait donc appris la tubéreuse ? Demanda
le grillon.
-elle m' avait appris le plaisir, et, voyez-vous,
c' est bien quelque chose aussi. "
cette révélation de l' amour matériel choqua le
grillon, spiritualiste comme un honnête allemand
qu' il était.
" cela n' empêche pas que je me serais tué, moi,
dit-il au scarabée.
-je le crois, et plutôt trois fois qu' une, ou vous

p206

ne seriez pas de votre pays. Vous êtes né au clair
de lune, et moi au plein soleil. Voilà toute la
différence ; mais elle est énorme pour l' influence
qu' elle exerce sur les tempéraments. D' ailleurs,
mon amour n' était pas mort avec ma maîtresse, et je
fis cette réflexion que, si j' aimais les roses, il
y en avait encore dans le jardin.
-eh bien, reprit le poëte, tout ce que vous me
dites là prouve que votre amour ne ressemble pas au
mien, et que vous ne m' avez pas compris...
-j' ai parfaitement compris, mon enfant... comme
tous les malades de poésie, vous avez la fièvre de
l' impossible. ça peut vous mener loin, jusqu' à la
porte du suicide peut-être. Mais j' espère que vous
reviendrez sur vos pas. Puis, un beau soir que vous

vous serez grisé avec votre poésie, vous rencontrerez
en chemin une tubéreuse quelconque qui vous apprendra
ce que vous ignorez. Vous ferez comme j' ai fait, vous
irez de tubéreuse en jonquille, de jonquille en
tulipe, et ainsi de suite. Alors vous serez guéri,
vous chanterez *cri cri* comme tous les grillons,
et vous ne ferez

p207

plus d' élégies ; ce que je vous souhaite de tout mon
coeur. Voilà votre horoscope.
-je crois que vous vous trompez, répondit le poëte.
-alors tant pis pour vous ! Et allons nous
coucher, " dit le scarabée.
Peu de temps après, le grillon tomba dans une grande
tristesse. Depuis huit jours, il n' avait pas revu
Stella. C' est que tout était bien changé. L' azur
du ciel s' était effacé derrière de grands nuages,
pareils à des rideaux noirs, et le soleil avait peine
à les ouvrir chaque matin pour montrer son visage
pâle à la terre. Les buis étaient jaunis, les
buissons n' avaient plus que des épines, la prairie
s' agitait sous de perpétuels frissons, car l' aquilon
avait remplacé la brise, et les hirondelles au
frileux duvet s' en allaient en Orient. Un
jour, le grillon trouva son épi brisé, et vit le
dernier sourire du soleil qui s' en allait comme les
hirondelles. Depuis longtemps, le rossignol ne
chantait plus ; les papillons étaient disparus avec
les fleurs, et les feuilles s' envolaient des arbres.

p208

Cependant le grillon ne manquait pas d' aller voir
tous les matins si Stella ne se montrerait pas à son
balcon céleste, et toujours il attendait en vain, et
revenait plus triste.
Une nuit qu' il était dans son trou, il entendit un
grand bruit au dehors ; les ouragans fouettaient les
roseaux à coups d' aile, et les branches des arbres
s' agitaient en criant : " c' est l' hiver ! C' est
l' hiver ! " le lendemain, comme il s' apprêtait à
sortir, le poëte vit la plaine toute blanche. -c' était
la neige.
" hélas ! Mon cher enfant, lui dit le scarabée, c' est
fini, voici l' hiver ; tout meurt, et nous allons
mourir aussi ; moi, du moins, car je sens mon heure
approcher. Vous qui êtes habitué au climat froid de

votre pays, vous pourrez vivre encore ; mais il faut quitter ce champ et joindre au plus vite la petite chaumière qui est au bout ; on vous donnera asile dans l' âtre, et vous pourrez attendre le beau temps. Peut-être votre étoile reviendra-t-elle à cette époque ; mais j' espère que, d' ici là, vous aurez oublié ce fol et

p209

impossible amour. -allez donc, et n' attendez pas qu' il fasse plus mauvais.
-ne viendrez-vous pas avec moi ? Demanda le grillon.
-non, cela est impossible. Je suis vieux, voyez-vous, et les fleurs mes maîtresses commençaient à s' en apercevoir, ajouta le scarabée avec mélancolie : pourtant je leur ai survécu. Si nous étions en Italie, nous n' aurions pas l' hiver à craindre ; là, on ne le connaît que de nom, et l' on ne voit la neige que de loin. Mais enfin je ne me plains pas de mon sort : si j' ai eu mes heures noires comme tout le monde, j' ai eu mes minutes de soleil, et leur souvenir illuminera l' obscurité de mon trou. Maintenant, disons-nous adieu. "
le grillon pleurait, car il était fort attaché à son ami, bien qu' ils ne fussent pas toujours d' accord sur certaines questions ; mais l' espérance qu' il avait conçue de revoir son étoile au printemps le décida, et, après avoir embrassé son compagnon, il se mit en

p210

route pour la petite chaumière, où il arriva le soir.
Le pauvre homme à qui elle appartenait, l' ayant vu entrer, dit :
" voici le bonheur de la maison qui arrive, il faut faire du feu. "
alors il jeta dans l' âtre une poignée de bois vert qui fit plus de fumée que de flamme.
Quand il eut choisi son nid dans une des crevasses de la cheminée, le poëte des champs s' en fut visiter l' étroit espace dans lequel il allait vivre désormais.
L' aspect de son noir domaine n' était point propre à le distraire de sa tristesse : aussi regretta-t-il d' abord d' avoir quitté la plaine au blanc manteau de neige pour cette prison aux murs tapissés de suie et pleins d' une épaisse fumée.
" hélas ! Que vais-je devenir ? Se disait-il en rentrant dans son trou, et comment pourrai-je attendre

le printemps dans cette obscure solitude ? "
alors il fit comme tous les gens qui, n' ayant rien de
bon à voir dans le présent, se réfugient dans leur
passé,

p211

s' il a été un peu meilleur, et ferment les yeux aux
objets extérieurs, afin de mieux voir en eux-mêmes.
Il passa tous ses jours en revue : les premiers lui
apparurent en deuil, et lui rappelèrent comment il
était entré dans le monde, orphelin et pleurant déjà,
-comme tous ceux qui arrivent au seuil de la vie.
-il se rappela son enfance sur cette terre allemande,
où la mélancolie semble native dans les choses et
dans les êtres. Il revit son ciel gris, où le soleil
aventurait quelquefois un de ses plus pâles rayons.
Il entendit les duos nocturnes de la brise et de la
vague du ruisseau, harmonies qui avaient éveillé
celles qu' il avait dans l' âme. Il se ressouvint de
ses premières poésies, trouvées toutes faites dans ses
premières rêveries qu' il jetait dans l' air, sans
savoir où elles iraient. Il songea à sa rencontre
avec le scarabée, philosophe de l' herbe, épicurien
aimable aimant le plaisir, et ayant avant tout
l' amour du vrai. Il se rappela la logique aiguë de
son ami, qui s' était tant de fois émoussée sur
l' or de ses rêves. Puis, tout à coup, dans le
mélancolique

p212

miroir de ses souvenirs, vint se réfléchir *Stella
matutina,* avec ses clartés humides ou souriantes.
Alors le pauvre poëte s' abîma dans une contemplation
obstinée. Il s' isola dans cette pensée unique autour
de laquelle vint se grouper l' essaim de ses espérances,
-et il fut heureux. Il oubliait la tristesse de son
pauvre foyer, presque toujours éteint, et l' obscurité
de sa cellule. Le fond noir de l' âtre n' était plus
noir pour lui, car le souvenir de son amour en faisait
une nappe d' azur que l' étoile illuminait de son rayon
matinal ; et, comme autrefois sur son épi, le grillon
demeurait des jours entiers juché sur la tête d' un
chenet, et chantant de sa voix claire la petite
chanson qu' il avait composée pour sa maîtresse.
Cependant le brave homme qui habitait la chaumière
trouvait qu' il avait donné asile à un hôte bien
triste, et eût préféré le sonore *cri cri* des

grillons ordinaires aux plaintives élégies du poëte amoureux.
Le soir du 24 décembre, il invita deux de ses voisins à faire avec lui la fête du réveillon, et, à cette

p213

occasion, il alluma dans son foyer la bûche de noël ; une belle bûche de chêne, cuirassée d' une écorce bien sèche, qui ne tarda pas à chanter et à faire une belle flamme. Réchauffé par cette chaleur inaccoutumée, le grillon, qui dormait dans son trou et rêvait à sa maîtresse, comme s' il eût été éveillé, s' approcha sur le bord du chenet pour remercier son hôte, qui le mettait à si belle fête ; mais, en ce moment, un voisin tracassait la bûche du foyer, qui pétilla et fit jaillir une étincelle.
" ah ! Mon dieu ! Dit le grillon, voilà mon étoile qui est revenue. "
mais déjà la paillette de feu s' était envolée ; une autre lui succéda, qui s' envola de même et s' éteignit aussi ; puis une troisième, puis mille autres, que le poëte avait à peine le temps de voir. Il s' imagina qu' il était mal réveillé et continuait son rêve ; mais une nouvelle étincelle passa si près de lui en ce moment, lui éblouissant les yeux et le coeur, pour ainsi dire, qu' il ne put douter plus longtemps. Son

p214

rêve était devenu une réalité, et c' était bien sa maîtresse l' étoile qui était devant lui. Alors, pour essayer de l' arrêter un instant, le poëte tendit les cordes les plus tendres de sa poésie, et chanta un appel à cette chose ailée qui le fuyait toujours.
Toutes les strophes, en s' échappant de son coeur, semblaient secouer dans leur vol les larmes dans lesquelles elles avaient été trempées, -et l' étincelle fuyait toujours, fuyait, plus brillante et plus rapide.
Le chanteur prit tous ses rêves un à un, et les jeta dans son inspiration où l' esprit n' avait pas le temps de filtrer, et les strophes abondaient dans un désordre passionné, et semblaient poursuivre l' étincelle, qui fuyait, fuyait toujours.
Il fit parler toutes les espérances écloses dans sa solitude, et les vers se multipliaient, et l' étincelle fuyait, fuyait toujours.
Soudain, le poëte fut pris d' un de ces délires

étranges qu' on n' a qu' une fois dans sa vie. Tous ces
désirs mélancoliques, tous ces rêves, qui étaient le

p215

même avec des reflets différents, toutes ces pensées,
enfin toutes ces choses sans nom qui vivent du coeur
en le faisant vivre, et s' en échappent à la fois
quand la passion le fait éclater ; tout cela sortit
de son coeur avec un grand bruit de sanglots, et le
poëte, résumant son amour dans une dernière stance,
lança cette suprême supplication.
Placé sur le chenet que l' ardeur du foyer rendait
incandescent, et insensible à une douleur aiguë, il
attendait le passage de l' étincelle.
" hélas ! Va-t-elle encore fuir ? " soupirait-il.
L' étincelle s' arrêta dans un angle de la cheminée.
" elle s' arrête ! S' écria le poëte, elle s' arrête !
Elle m' aime ! "
et, timide comme on l' est devant le bonheur,
il s' approcha de sa chère maîtresse. L' étincelle
luisait sur le fond noir de l' âtre comme un diamant
dans un écrin d' ébène, et, se rappelant les
scintillants sourires de *Stella matutina,* le
grillon disait :
" c' est bien la même ; voilà mon idole telle que je

p216

l' ai vue, dans mes rêves d' abord, au ciel, où elle
était si loin ; et maintenant la voilà ici, près de
moi ! "
alors il commença l' hymne du bonheur ; le vent qui
s' engouffrait dans la cheminée arrêtait les stances
au vol, et les déchirait en lambeaux. Toujours fixée
dans l' angle de l' âtre, il semblait que l' étincelle
commençât à pâlir. Son amant, qui s' approchait d' elle
lentement, chantait toujours, et effeuillait, au
courant de sa poésie, toutes les espérances nouvelles
qui débordaient de son âme en présence de cette idole
si longtemps espérée.
L' étincelle pâlissait toujours. Un instant, aux
accents passionnés de son amant, elle parut répondre
par un éclat plus vif, et, comme il s' approchait
toujours, sa clarté devint toujours plus claire.
Stella matutina elle-même n' avait jamais eu de
plus tendre regard sous sa prunelle d' or, quand elle
écoutait les sérénades du grillon perché sur son épi.
L' amant s' avançait encore, et regardait sa maîtresse,

qui paraissait l' appeler avec un frissonnement de clarté

p217

extraordinaire. Il fit un dernier pas et se trouva si près d' elle, qu' il la toucha. Tout à coup, il se crut frappé d' aveuglement : -l' étincelle venait de s' éteindre.
Le grillon regarda à la place où elle était si brillante une seconde auparavant, -et il ne trouva plus qu' un grain de cendre.
" ô mon amour ! " s' écria l' amant. " ô mon rêve ! " s' écria le poëte.
Et il rentra dans son trou, où il demeura muet.
1854.

2 LA TOURNEE DU DIABLE

p219

par le chemin qui mène au village, un voyageur marchait tout seul ; -c' était à l' heure où le soleil se couche.
Son visage était sinistre, -on eût dit la tête d' un décapité. -sous d' épais sourcils hérissés, ses yeux luisaient, pareils à des flammes. Un affreux sourire raillait sur sa bouche. étincelants comme des brins d' acier rougis à la fournaise, ses cheveux se tenaient droits sur son front.
Et les rides de son crâne ruisselaient d' une sueur

p220

infecte, dont les gouttes tachaient le sol, comme la morsure d' un acide.
Et la terre tremblait sous ses pas, -rendant des bruits étranges.
Sur son passage, les oiseaux se taisaient, et cachaient leurs petits sous leurs ailes.
Les arbres frissonnaient comme aux jours où le vent se met en colère.
Les fleurs qui bayent à la rosée retenaient leur parfum.
L' herbe où s' allongeait son ombre devenait rousse,

comme si elle eût été brûlée par une pluie de
charbons ardents.
Et, comme, en passant près de la fontaine, le
voyageur y plongea le bout de son bâton, -l' eau
bouillonna soudain.
Et l' on vit s' élever dans l' air un brouillard de
fumée noire et puante.
Et l' onde demeura croupie comme la fange des
marais.

p221

Tout en marchant, le voyageur chantait une chanson
sur un air inconnu.
Un air sinistre, qui aurait donné la peur aux plus
braves.
Et cette chanson impie épouvanta les échos, qui
n' osèrent point la répéter. La cloche, qui sonnait
l' *angelus,* devint muette tout à coup.
Ce qui fit jurer le sonneur, pendu à la corde.
Et il fut damné pour avoir blasphémé Dieu dans sa
maison.
Et, comme le voyageur passait alors devant l' église,
les saints personnages qui étaient peints sur les
vitraux parurent avoir de l' effroi.
Le prêtre, agenouillé devant l' autel, oublia sa
prière.
Tandis que le sacristain buvait le vin des burettes,
et que le petit enfant de choeur volait le tronc des
pauvres pour acheter des billes ;
et la servante du curé ouvrait sa porte au suisse,
qui avait cinq pieds ;

p222

et, dans la cuisine du presbytère-le chien fidèle,
qui tournait la broche, mangea le rôti.
Ce qui fit mettre le curé en colère.
Et, après avoir traversé le village, -le voyageur
s' arrêta à la porte, et fit entendre un rire aigu,
qui rendit jalouses les chouettes prochaines,
et il murmura :
-mon maître sera content :
car c' était un envoyé du diable,
et il avait mission de semer le péché.
22 février 1848.

3 LES 3 VOILES DE MARIE BERTHE

p223

le premier voile de Marie Berthe était d' un lin
plus blanc que la neige, et tramé de fils aussi
légers que ceux que dévident les fuseaux de la vierge.
Marie Berthe l' avait brodé de ses mains, et il
était orné d' une guirlande en fleurs de soie si bien
imitées, que les abeilles s' en approchaient.
Elle ne mit qu' une fois son voile blanc, -le jour
où elle fit sa première communion.
Le second voile de Marie Berthe était de laine noire.

p224

Elle l' avait commencé le jour où sa mère était morte
et où elle était restée seule à la maison. Il était
brodé de palmes sombres comme celles des arbres qui
sont dans les cimetières, et Marie Berthe l' avait
arrosé de toutes ses larmes.
Elle ne mit qu' une fois son voile noir, -le jour où
elle devint la fiancée du saint Christ dans le couvent
de l' ave-Maria.
Le troisième voile de Marie Berthe était fait d' un
morceau de l' azur céleste. Il était brodé d' étoiles, et
il embaumait les odeurs du paradis.
Ce fut son ange gardien qui le lui donna le jour où
elle s' en alla dans le ciel.
avril 1844.

4 LES MESSAGES DE LA BRISE

p225

" douce brise du soir ! Disaient les oiseaux perchés
au bord de leur nid, porte nos chansons à la
jeune fille qui rêve là-bas, assise à son balcon ;
dis-lui que c' est pour elle que nous faisons des
concerts dans les arbres. -oui, dit l' alouette, c' est
moi qui l' éveille le matin. -et c' est moi qui l' endors
le soir, dit le rossignol.
-douce brise du soir ! Disait la cloche, prends
mon carillon sur tes ailes, et porte-le à la rêveuse

p226

qui regarde dans la plaine. Mes notes d' argent lui rappelleront la petite église et la chapelle de sa patronne, où elle apportait des guirlandes.
-douce brise du soir ! Disaient les grillons cachés sous les blés, prends nos refrains sur tes ailes, et porte-les aussi à la jeune fille ; ils lui rappelleront les moissons mûres et les bluets qu' elle liait en couronne.
-douce brise du soir ! Disait le jeune homme qui veillait, au clair de sa lampe, dans sa chambre solitaire, à celle qui rêve là-bas, assise au balcon, porte les paroles de mes lèvres et fais-les chanter à son oreille. Prends mes pensées et laisse-les tomber dans son âme. Prends mes baisers et mets-les sur son front quand tu caresseras ses cheveux. Prends sur tes ailes mon amour tout entier, ses larmes et ses sourires, ses craintes et ses espérances, et porte-le tout entier à la jeune fille qui rêve là-bas, assise à son balcon. "
et la brise s' envola de son plus rapide essor, et fut accomplir ses messages.

p227

" brise du soir ! Dit la jeune fille, va dire aux oiseaux qu' ils m' appellent, s' ils tombent aux mains de l' oiseleur ; j' irai les délivrer de la cage et du lacet, et je leur rendrai la liberté du ciel et leurs nids dans les bois.
" dis à la clochette qui tinte que je ne l' ai pas oubliée ; ses *angelus* me trouvent toujours à genoux devant une image de ma patronne, comme autrefois, quand je portais des guirlandes à sa chapelle.
" dis aux grillons des plaines que je me souviens d' eux. Quand la neige couvrira les champs, je leur donnerai un nid dans mon foyer, et ils me rappelleront celui de ma famille, où les fileuses s' assemblaient durant les veillées d' hiver.
" douce brise du soir ! Au jeune homme qui veille là-bas, au clair de sa lampe, dans sa chambre solitaire, porte sur tes ailes cette écharpe que j' ai brodée de mes mains. Les fleurs dont elle est semée ont reçu la rosée de mes yeux, et mes lèvres lui ont souvent confié le secret de mon coeur.

p228

" douce brise du soir ! Prends mon amour sur tes ailes. "
et la brise s' envola, chargée de ses nouveaux messages.
mai 1844.

5 ROSE ET MARGUERITE

p229

c' est le matin, le soleil sort de son alcôve étoilée ; la brise s' embaume et met ses ailes ; les sylphes vont emplir aux fontaines du ciel les urnes qu' ils doivent répandre sur les fleurs de la terre. Dans les jardins et dans les champs, toutes les fleurs attendent avec impatience, car la journée de la veille a été brûlante.
Un des sylphes est amoureux de la rose. Il fait sa besogne en hâte et vole à ses amours de tout l' essor de ses ailes. Il est si pressé, qu' il oublie de pencher

p230

son urne sur une petite marguerite des champs. Elle l' appelle, mais il ne l' entend pas. Il est déjà près de sa belle maîtresse, et lui verse goutte à goutte les larmes les plus claires de la rosée.
La pauvre fleur oubliée sent la mort glacer ses racines. Elle se penche sur sa tige et fait ses adieux à ses compagnes des sillons.
" adieu, mes soeurs, -je vais mourir. Voici le soleil qui rougit les feuilles et allume la poussière des chemins.
" bientôt je ne serai plus qu' un brin d' herbe sèche, et, ce soir, l' aile du tourbillon m' emportera.
" plus heureuses que moi, vous avez bu la goutte d' eau de l' aurore ; elle brille dans vos calices comme une perle dans un écrin. Voici que vous renaissez plus fraîches et plus parfumées. L' abeille sonore vous caresse comme elle me caressait hier quand je lui donnais du miel. Aujourd' hui, elle ne me reconnaît plus. Adieu, mes soeurs ! Je vais mourir ; le sylphe m' a oubliée. "

p231

cependant le jour se passa, le soir vint ; la cornemuse du pâtre rappela les troupeaux à la crèche. L' *angelus* s' envola du clocher, l' étoile vesper ouvrit sa prunelle d' or. Les grillons et les cigales commencèrent leur symphonie nocturne, et l' humble pâquerette n' était pas encore morte.
Alors arriva, par le chemin des blés, une jeune fille vêtue de blanc. Lorsque le vent gonflait son écharpe, elle semblait avoir des ailes et près de s' envoler. Elle marchait lentement, et se retournait quelquefois pour regarder derrière elle. Mais elle ne voyait pas venir ce qu' elle paraissait attendre.
Elle s' appelle Rose, et va avoir seize ans. Elle est sortie au sonner de l' *ave Maria,* et elle marche devant elle, au hasard, cherchant la solitude et le silence pour entendre plus distinctement chanter la voix qui s' est éveillée dans son âme. Si son visage est triste à cette heure, c' est que son coeur est en peine ; voici les rêveries qu' elle effeuille en marchant :
" hélas ! D' où vient que je suis triste ? Il y a

p232

toujours des larmes dans mes yeux. Ma mère me dit : " pourquoi pleures-tu ? " et je l' embrasse ; mais il y a encore des larmes dans mon baiser. -suis-je seule à pleurer ?
" le matin, si je veux chanter en filant mon lin, je le sens humide sous mon doigt : car il y a aussi des larmes dans ma chanson. Elles coulent de mes yeux, mais la source est ailleurs. -suis-je seule à pleurer ?
" la nuit, je ne peux plus dormir sous mes rideaux, et, quand je fais ma prière le soir, il y a aussi des larmes dans ma prière. -suis-je seule à pleurer ?
" le soir, autour de l' âtre, quand on se rassemble pour écouter la légende, si la gaieté bruyante de nos voisins arrête un instant le conteur, je veux rire comme les autres ; -mais il y a aussi des larmes dans mon sourire. -suis-je seule à pleurer ?
" ah ! S' il le savait, celui-là qui a emporté ma joie avec lui, peut-être il reviendrait. Je vais l' attendre partout, et je ne le rencontre pas. -ce soir aussi, je l' attends. -viendra-t-il ?

p233

" il a emporté mon coeur, et il ne m' a rien laissé
de lui ; il ne m' a laissé que son nom. -son nom ! -
il est toujours sur mes lèvres. -je l' ai mis dans ma
ballade, et l' air me semble plus beau. -je l' ai mis
aussi dans ma prière. -hélas ! Dieu me le pardonne !
-m' aime-t-il ?
" aimer ! -j' aime bien ma tendre mère, et aussi
ma jeune soeur. Mais lui ! Je ne l' ai vu qu' une fois,
et, depuis ce jour-là, mes yeux le cherchent partout,
et ma pensée vole à lui sans cesse. -hélas !
M' aime-t-il ? -suis-je seule à pleurer ? "
et, comme Rose s' était assise au bord du sillon où
se mourait la marguerite, une de ses larmes tomba
sur la fleur, qui se sentit ranimer par cette rosée
inattendue, et se releva lentement sur sa tige en
aspirant l' haleine du soir. Une seconde larme tomba des
yeux de Rose, et mouilla les pétales d' argent de la
fleur. La marguerite ranimée regarda la jeune fille
éplorée, et elle comprit tout.
" Rose, Rose, dit-elle, je connais la cause de tes

p234

larmes. Ton front est pâle, ton coeur est triste, tes
yeux sont mouillés. -j' allais mourir faute de rosée,
tu vas mourir faute d' espérance. Sois heureuse, sois
joyeuse, Rose. -je vais te dire mon secret, sans que
tu aies besoin de m' effeuiller. Sèche tes yeux, Rose,
et que ton front se colore, et que ton coeur batte, et
que ton sourire revienne. -il t' aime, Rose, celui que
tu aimes ; -il va venir, celui que tu attends ; il
t' aime- *beaucoup, passionnément. "*
juillet 1844.

6 LE COLLIER DE LARMES

p235

un seigneur d' Allemagne, ayant résolu de suivre
les princes qui allaient délivrer le saint sépulcre,
fit sonner le clairon dans ses domaines. Et, ayant
rassemblé cinquante de ses vassaux, il les arma en
guerre, pour marcher à l' encontre des sarrasins. Le
jour du départ, il embrassa cent fois sa jeune épouse
et son enfant tout nouveau-né, et, après les avoir
recommandés à Dieu, il partit pour la croisade, -
précédé de sa bannière.

Mais, à la première bataille, le comte tomba en

p236

embuscade et fut pris par les infidèles, qui le traitèrent misérablement. Et le soudan exigea pour sa rançon une somme si considérable, qu' on l' aurait à peine réalisée en mettant à sec les trésors de trois quartiers juifs.
Une année était accordée au comte pour fournir le prix de sa liberté.
Mais le noble seigneur, qui était peu riche, se résigna chrétiennement à la mort.
Néanmoins il fit transmettre à sa femme un message d' adieu, où, après lui avoir appris son sort, il lui disait :
" Dieu l' a voulu, -que sa volonté soit faite !
Console-toi, vertueuse épouse, -et pense à moi aussi longtemps que tu le pourras.
" embrasse mon fils ; et, quand il sera grand et fort, donne-lui une épée. Qu' il vienne à son tour combattre pour son Dieu, -et venger son père.
" je t' envoie, ma chère femme, un morceau de la

p237

vraie croix et un rameau cueilli dans le bois des oliviers, où notre-seigneur a dormi sa dernière nuit. "
à l' époque où la comtesse reçut cette lettre,
l' incendie venait de détruire son château ; -l' année avait été stérile ; -il y avait grande misère dans le pays. Et la pauvre femme du comte était presque aussi pauvre que le bouvier qui menait paître ses troupeaux avant qu' ils eussent été emportés par une maladie.
Mais cette honnête dame avait un grand fonds de courage, et se dit en elle-même :
" si mon seigneur doit mourir, -il mourra dans mes bras,
" et pourra bénir son héritier, -qui n' aura d' autre héritage, hélas !
" que le glorieux nom de son brave père. "
et, prenant son enfant dans ses bras, -la comtesse partit pour la Palestine,

p238

où elle ne serait pas arrivée, sans la protection de sa patronne, qui était descendue du ciel pour l' accompagner dans son pèlerinage.
Elle arriva au camp des infidèles, juste un jour avant le délai fixé pour le payement de la rançon du comte.
Mais, voyant qu' elle était misérable-et n' apportait rien, le soudan ne lui permit même pas de voir son mari, et ordonna qu' il serait mis à mort le lendemain, -au petit jour.
Mais, dans la nuit, la comtesse eut une vision.
Elle vit paraître devant elle sa patronne, sainte Marguerite, celle-là qui a marché sur la tête du démon.
Elle tenait à la main un collier à trois rangs de perles plus grosses que celles qu' on voit à la tiare du saint-père,
et disait à la comtesse :
" madame, Dieu, mon maître, qui a créé le monde et règne sur l' univers, vous a vue forte dans les alarmes,

p239

et m' envoie à votre secours. Et la vierge, mère de Jésus, pour qui votre époux souffre en captivité, m' a dit aussi : " cours et sois prompte. "
" je vous apporte un trésor qui payera la liberté du comte :
" c' est un collier de perles plus rares et plus belles que celles qui naissent sous l' eau de la mer,
" où les rois les envoient chercher par des esclaves habiles à la nage et sans peur contre les requins.
" ce collier précieux a été travaillé et monté en or fin par saint éloi, mon ami, qui est orfévre du paradis, et il y a mis tous ses soins.
" ces perles ont été puisées dans votre dévouement et dans votre courage conjugal et chrétien.
" ce sont les larmes que vous avez versées pendant votre douloureux pèlerinage ; je les ai recueillies une à une, sur vos pas, et, avec l' agrément de Dieu, je les ai métamorphosées ainsi que vous voyez. "

p240

et, une année après, le seigneur chrétien, de retour dans ses domaines, faisait reconstruire son château,

dans lequel une chapelle fut élevée à sainte
Marguerite, la patronne de sa fidèle épouse.
février 1848.

7 LE PREMIER PECHE DE MARGUERITE

p241

I
elle s' appelait Marguerite, et on l' attendait au
paradis : car Dieu avait dit : " c' est une âme
excellente, et, comme il pourrait lui arriver malheur
là-bas, je la rappellerai un de ces jours, -si j' y
pense. "
c' était une humble et douce fille, -et on l' avait
surnommée l' ange du lieu.
Matinale comme l' aube, et fraîche comme elle, tous
les jours, en s' éveillant, elle faisait la prière que
lui

p242

avait apprise sa mère, et s' habillait ensuite dans son
alcôve. -et, n' ayant point de riches atours, elle se
passait de miroir.
Puis, comme elle avait fait la veille, -et comme
elle ferait le lendemain, pour vivre honnêtement, elle
se mettait à l' ouvrage.
Et, cigale en même temps qu' abeille, -elle travaillait
en chantant
une vieille chanson de gloire et d' amour, qui avait
déjà passé sur bien des berceaux, mais dont les vers
pouvaient traverser une âme innocente sans troubler
sa limpidité.
II
un soir d' été, elle était assise devant sa maison,
filant le lin domestique.
C' était à l' heure où les étoiles naissent une à une
dans le ciel, et servent de signal aux amoureux,

p243

qui courent aux rendez-vous avec les bonnes jambes
de vingt ans et qui arrivent avant l' heure,
car le coeur devance toujours le cadran.

Marguerite chantait sa chanson en tournant son rouet,
lorsque passa devant elle une de ses voisines, qui allait à une fête prochaine. -elle était vêtue d' habits neufs, et courait, appelée par le bruit des tambourins que le vent apportait d' alentour.
Mais elle s' arrêta devant Marguerite,
pour qu' elle vît sa robe neuve, et son collier, et ses pendants d' oreilles ;
et lui donna la main,
pour qu' elle pût voir un anneau d' or qui brillait à son doigt.
Puis elle se sauva en riant.
Et Marguerite la suivit d' un regard-qui donna de l' inquiétude à son bon ange.
Et le lin filait moins rapidement entre les doigts de Marguerite, et le rouet ne faisait plus entendre

p244

son bruit monotone, et le fuseau tomba de ses mains.
Et, comme le bruit qu' il avait fait en tombant fit sortir la jeune fille de sa rêverie, en relevant les yeux, elle trouva, debout devant elle,
tenant à la main un feutre, où flottait une plume souple comme une flamme, un cavalier magnifiquement vêtu, qui lui fit un respectueux salut, et, d' une voix douce et galante, -lui demanda :
" le chemin de la ville ? "
Marguerite le renseigna, et étendit la main pour mieux lui indiquer la route qu' il devait suivre.
Alors l' étranger s' inclina, et, en échange du service qu' elle venait de lui rendre, il tira de son doigt un anneau d' or, dans lequel était enchâssé un diamant brillant comme une étoile, et le passa au doigt de Marguerite,
qui trouva le diamant plus beau que celui de sa compagne.
Et le visage du cavalier s' illumina d' un sourire étrange.

p245

Mais survint alors un homme mendiant, vêtu de haillons, qui s' arrêta aussi devant Marguerite, -et, d' une voix brisée, lui demanda :
" la charité, ma belle demoiselle ! "
Marguerite retira l' anneau de son doigt, et le donna au pauvre.

L' étranger poussa un cri de rage, -et étendit la main vers la jeune fille.
Mais le pauvre, qui n' était autre que l' ange gardien de Marguerite, métamorphosé, -la couvrit de ses ailes.
Et Satan, venu pour la tenter, recula devant l' esprit céleste.
Et, le soir même, -l' ange gardien alla conter l' affaire au bon Dieu, et lui dit :
" seigneur, il serait bon de la rappeler ici. "
et Dieu répondit :
" en effet, j' y songerai. "
mais, le lendemain, il n' y pensait plus.
Et, un an après, en sortant de l' église, Marguerite

p246

rencontra un jeune homme qui lui offrit de l' eau bénite.
Il avait un coeur d' enfant et un esprit séculaire, et se nommait Faust.
février 1848.

p45

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo